



C'est comme à moi



1ÈRE 4
2020



Roman épistolaire écrit et imaginé par :
Adriane Bellone, Charline Chatelain,
Catherine Drakopolou, Isabelle Efrémi-
dis, Violette Gerogiannis, Danaé Gous-
kos, Iason Iliades, Damon Kakaidis,
Éléonore Palaiologos, Myrto Skourias,
Miranda Tsamis et Marie Ughetto.

Élèves de 1^{ère}4 au Lycée Franco-Helléni-
que Eugène Delacroix - Athènes - mai
2020

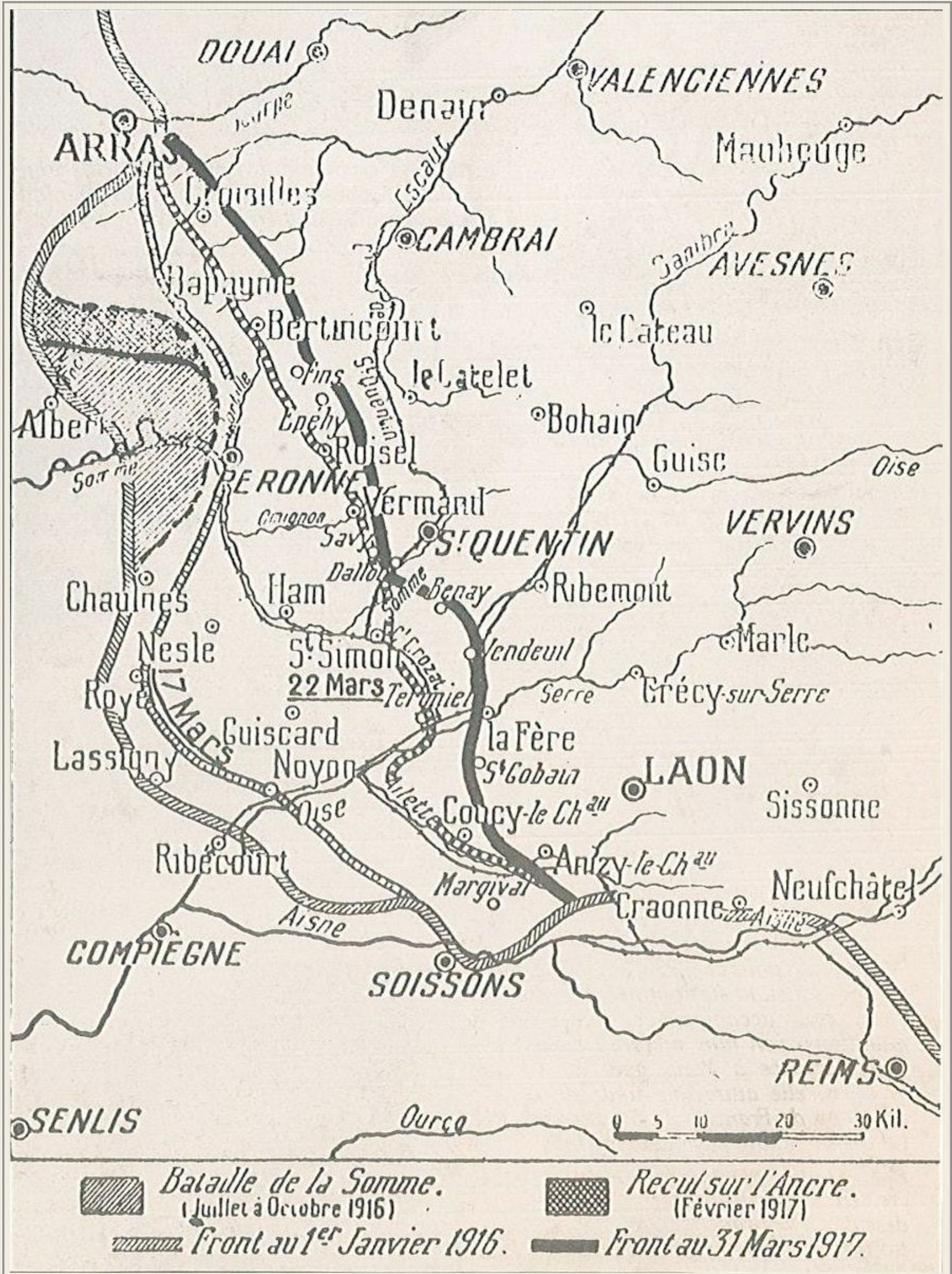
Accompagnement pédagogique, relecture et
correction : Sophie Boulanger, François
Bourgue, Marie Husson et Mathilde Ven-
dé.

*Roman écrit pendant le confinement du
printemps 2020 lié à la crise sanitaire du
COVID-19*

Objectifs pédagogiques interdisciplinaires :

- *Aborder une période de l'histoire et enrichir ses connaissances sur la 1ère Guerre Mondiale.*
- *Écrit d'appropriation - le roman épistolaire, le regard éloigné, soi-même comme un autre ?*
- *Développer la maîtrise de la langue.*
- *Intégrer le roman dans l'axe «art et pouvoir» en Langue Vivante.*

CARTE - BATAILLE DE LA SOMME 1916





24 septembre 1916,

Mon très cher Frank,

Tu as 12 ans maintenant, je considère que je dois t'expliquer certaines choses pour que tu comprennes mieux ce qui se passe et pourquoi je suis loin de la maison.

Comme tu le sais bien, mon fils, voilà maintenant deux ans que nous sommes en guerre contre les Français. Cela a commencé en 1914 quand l'Allemagne a soutenu l'Autriche-Hongrie lors de sa déclaration de guerre contre la Russie, alliée à la France et au Royaume Uni.

Le 3 août, l'Allemagne a déclaré la guerre contre la France, et y a effectué le premier bombardement aérien. Le lendemain, nos troupes ont pénétré stratégiquement au Luxembourg, et ensuite en Belgique afin de mieux prendre les troupes françaises en tenaille.

Dans les mois qui ont suivi, les Français ont reculé face à nos troupes, avant de devoir se replier à leur tour, et après une véritable course à la mer, les fronts se sont stabilisés. Le mois de novembre a marqué le début de la guerre des tranchées.

L'année 1915 a commencé avec une défaite face aux Britanniques sur l'escadre allemande en janvier, et ensuite une défaite à l'ouest face aux Russes aux lacs Mazures en février.

Dans les mois qui ont suivi, nous avons combattu bravement les Français dans la sanglante bataille des Éperges, et nous nous sommes défendus courageusement contre les offensives franco-britanniques en Champagne et en Artois jusqu'en juin.

Le 21 février 1916, notre gouvernement a décidé de concentrer un très fort effectif à Verdun, espérant ainsi rompre la ligne de front... mais son plan n'a pas fonctionné comme prévu, les Français ont exercé une résistance inattendue et les deux camps ont finalement perdu un grand nombre d'hommes lors de cette longue et terrible bataille.

Les Français et les Britanniques nous ont attaqués en juillet, tout le long de la Somme, avec l'intention de repousser nos séries de barrières le long de la rivière. C'est à peu près à ce moment-là que j'ai dû te dire au revoir à toi et ta mère pour rapporter ce qui se passait au front dans mon journal.

J'espère que tout cela t'aidera à mieux comprendre cette période difficile. Et toi, mon cher Frank comment vas-tu? Et comment va maman? J'attends vos nouvelles avec impatience, Dieu sait que malgré le chaos autour de moi, il est facile de s'ennuyer de cette guerre.

à bientôt, Frank,

ton père Udo.



Marseille, 24 septembre 1916

Mon cher soldat,

Je m'appelle Léopoldine et j'ai décidé de devenir une marraine de guerre d'un soldat au front pour me sentir plus engagée dans cette grande bataille.

Je me présente, Léopoldine Gérard, 35 ans, je réside dans le Sud de la France, à Marseille, une très belle ville. J'ai eu la chance de grandir et d'habiter dans cette ville à côté de la mer. Le climat méditerranéen est parfait pour des balades sur le port. D'ailleurs, c'est une de mes activités préférées. Je peux passer des heures à regarder les différents bateaux et à imaginer tous les endroits lointains qu'ils vont atteindre. J'aimerais tellement voyager autour du monde, c'est mon rêve. Ces derniers temps, je vois très souvent des troupes de soldats venus de plein de pays différents débarquer au port de la ville pour ensuite se rendre au front. C'est vraiment surprenant de voir des personnes du monde entier, les Écossais avec leurs kilts, les Indiens avec leurs turbans. Ce qui m'a le plus impressionnée, c'est l'arrivée des troupes russes. Les soldats étaient sur leurs chevaux et chantaient des chants russes avec leurs voix graves. J'ai eu la chance de pouvoir rencontrer des personnes du monde entier, même de loin. Cependant, ce n'est pas uniquement l'arrivée de tous ces hommes qui m'impressionne, c'est aussi toute cette organisation qui existe au port de Marseille. En effet, les bateaux sont aussi remplis de munitions que de chevaux...et même de chèvres !

En plus d'être marraine de guerre, je suis nourrice. Je garde un petit garçon nommé Jean-Luc. Son père, Yves, est au front à Verdun et sa mère travaille dans les industries. C'est un enfant très chouette. Il est très souriant et a toujours envie de jouer. Je garde aussi une autre petite fille, Marie. Son caractère est l'inverse de Jean-Luc. Elle est souvent fâchée et pleure beaucoup.

Racontez-moi votre quotidien, comment vous sentez-vous ? Physiquement, moralement ? Dites-moi vos pensées, vos soucis, vos problèmes, tout ce que vous voulez. Je suis ici pour vous, pour vous écouter, vous aider, vous remonter le moral. J'admire votre courage et votre sacrifice pour la patrie. N'oubliez jamais que je serai toujours là pour vous. Vous pouvez tout me dire, vous confier à moi. Je suis heureuse de vous rendre service et je vous écrirai le plus souvent possible. J'ai vraiment envie de vous aider à traverser cette période difficile, votre combat pour la patrie.

Je pense à vous et j'attends avec impatience de recevoir bientôt votre lettre,

Léopoldine



43^{ème} bataillon de tirailleurs sénégalais

Péronne 26 / 09 / 1916

Ma chère mademoiselle Léopoldine,

L'émotion fait trembler ma plume : mes vœux viennent de se réaliser, mon rêve ne s'envole pas en illusion. Une jeune Française a donc pensé à un drôle de bonhomme sénégalais dont le cœur bat pour la France. Merci et de tout cœur, merci. Je suis très charmé que le hasard aveugle ait guidé votre choix. Votre genre de vie et vos occupations me sont encore inconnus. Et puis l'art d'écrire à une charmante et gentille demoiselle qui vient de se dire ma marraine n'est pas inné en moi. Vous pourriez le constater aux difficultés que j'aborde. Excusez-moi donc si mon bavardage n'a ni queue ni tête. Je suis heureux d'avoir de vos nouvelles. Il fait un temps magnifique, après une nuit de froid et de pluie. Ce serait un temps à aller se promener en famille. J'ai reçu votre lettre et en même temps le dernier paquet de mes proches, restés au Sénégal, contenant du papier et quelques friandises du pays.

Excusez-moi si parfois mes lettres sont peu soignées : comme pupitre mon sac, mal assis sur mes deux jambes et comme siège, pour dormir, le mur. Excusez donc et regardez l'intention et non la manière de la présenter. Je vous écrirai de nouveau ; comptez sur moi, notre

correspondance, si elle n'est pas régulière, sera suivie. Que voulez-vous, les événements sont si changeants. Mais il faut passer par là pour pouvoir parvenir à la victoire. Nous en recauserons dans la suite. Je suis instituteur au primaire, actuellement égaré dans cette grande cohue qu'on appelle l'armée. J'espère que vous prendrez plaisir à la communauté de nos idées. J'ajouterai qu'un esprit distrait est le guide de mes pensées. Du reste, laissons faire le temps, la correspondance nous permet de s'apprendre à se connaître. Pour ma part, je suis tirailleur sénégalais venu du Sénégal. Vous me parlez de votre photographie. Que je serais heureux de la recevoir ! Laissez-moi vous décrire mes traits : vous vous doutez que j'ai la peau foncée, les cheveux très ras et bouclés et les yeux marrons. Je suis né le 7 Mai 1885 à Cambacounda et j'ai trente et un ans. Je ne suis plus fantasme, je suis dans l'artillerie lourde comme beaucoup de Sénégalais.

Pour le moment, je suis assis dans la salle pansement de 1ère ligne, véritable salon fait pour nos chers blessés. Tout est sous la main, désinfectant pour plaies, pansements, café chaud etc. Bref, on est installés assez convenablement car en 1ère ligne on doit veiller à la solidité avant le confort. Dans la guerre de tranchées, les pertes ne sont pas fortes néanmoins on s'use plus que dans la guerre en campagne. Ici, c'est le choc brutal de quelques heures, ce sont des pertes lourdes, et continues. Vous ne pouvez savoir, mademoiselle, ce que l'homme peut faire à l'homme. Voici cinq jours que mes souliers sont gras de boue. Les hommes mangent le peu qu'ils ont, à côté des cadavres. Le régiment a été héroïque : ici, on en réchappe ou on tombe .

Aujourd'hui, nous avons vu les monstres en fer des Britanniques. Les Anglais disent qu'il s'agit de chars. A mon avis, ces engins auront un impact décisif sur la victoire finale. Nous avons tant de machines qui sont capables de mener des combats plus forts que les ennemis et de causer plus de dégâts. Nous en avons envoyé neuf aujourd'hui pour attaquer nos adversaires. Avec nos armes, nous ne gagnerons pas seulement cette bataille mais la surpuissance de la France ne pourra pas être percée. Le général en chef français Joffre et le commandant du corps expéditionnaire britannique, le général Haig, nous ont sommés de détruire les tranchées et les ouvrages défensifs allemands par le biais de bombardements.

Mais je dois vous dire une chose plus triste. Hier, nous avons perdu vraiment un tas de nos soldats. On se dit à tout à l'heure et à la minute suivante, on enterre nos frères d'armes. Même mon ami, le plus cher Makoumbo, a trouvé la mort, et je ne sais pas encore comment je pourrai surmonter cette perte tragique. Nous devons reconquérir les terrains perdus, quel qu'en soit le prix - même si nos camarades y laissent leur vie.

J'ai l'impression que nous sommes faits d'argile ; les soldats partent en poussière ici. J'ai du mal à l'admettre : j'ai souvent mal, je tue des gens que je n'ai jamais connus et on nous répète d'en être fiers .. J'ai du mal à sourire... Mon cœur me dit d'aller vers autre chose, de faire une pause ; je pense à vous Léopoldine. J'ai l'impression d'errer comme un éléphant solitaire au milieu des lionnes.

Les armes ont remplacé les fleurs, la mort a remplacé les peurs, la guerre a offert un emploi aux assassins. Pour survivre, certains

font les morts quitte à être enterrés vivants. Nous assistons à un théâtre d'atrocités inexplicables : les gens deviennent fous dans cette sauvagerie. Plus que tout, je n'écoute plus ce qu'on raconte ici ; cela m'empêche de dormir - je n'attends que vos lettres avec impatience. On dit que des Boches ont coupé les mains à un pauvre gosse belge. C'est atroce !

Les régiments d'émigrés enflent d'heure en heure au risque d'arrêter la circulation des troupes. Des tirailleurs engagés dans notre régiment viennent de partout : de la Côte d'Ivoire, du Dahomey, du Mossi, de la Guinée ou du Sénégal. J'aimerais leur dire de repartir, de rentrer chez eux, de rejoindre leur famille tant qu'il en est encore temps.

Léopoldine, Makoumbo et moi avions grandi ensemble... Nous étions amis depuis le jour où nos mères avaient accouché. C'était un homme bon et courageux. C'était un frère pour moi. Mon devoir était de le protéger jusqu'à me sacrifier pour lui... Et puis... Il est mort après l'assaut, il y a deux jours.

Quant à nous, la peur vient frapper à notre porte. Un nuage de fureur s'écrase sur la Somme. Au début, nous étions vingt mille. Après avoir passé les barbelés, nous n'étions plus que quinze mille environ. Pour arriver sur la tranchée ennemie à un peu plus d'un kilomètre, c'est le parcours du combattant, il faut éviter les obus, les balles allemandes et les barbelés. Lorsqu'on avance, il n'y a plus de peur, plus d'amour, plus de sens, plus rien. On doit courir, tirer et avancer. Plus tard, j'ai appris que parmi les vingt mille soldats qui étaient partis à l'assaut, seuls cinq mille avaient pu survivre grâce à un repli demandé par le Général Joffre. Mon ami, Makoumbo ne me lâche pas d'une semelle. L'expression qu'il a sur son visage me glace

le sang. Une chape de terreur s'abat sur l'ensemble de la Somme. Vous ne pouvez pas imaginer le paysage qui nous environne, plus aucune végétation, ni même une ruine ; ici et là, un moignon de tronc d'arbre se dresse tragiquement sur le sol criblé par des milliers et des milliers de trous d'obus qui se touchent.

Je ne sais pas comment je vais annoncer son décès à la famille de mon ami. Je m'en veux d'être vivant.

Je me rappelle quand Makoumbo et moi jouions aux petits soldats quand nous étions petits... Lui et moi rêvions de faire notre service militaire ensemble... Aujourd'hui, les journées me paraissent longues et je suis obligé de tirer sur des hommes qui sans doute n'ont jamais voulu en arriver là, des hommes qui ont des familles qui les attendent à l'arrière, des hommes innocents... Je regrette d'avoir joué au petit soldat Léopoldine... Je regrette. Ce n'est pas un jeu : c'est la vie réelle d'une vraie personne. C'est ma vie contre celle de ceux qui croient que c'est un jouet qu'ils peuvent foutre en l'air.

La vie ici est très dure. Dans les tranchées, les rats nous envahissent, les parasites nous rongent la peau ; nous vivons dans la boue, elle nous ralentit et arrache nos grolles. Le froid se rajoute à ces supplices. C'est comme cela que je vis chaque minute de cet enfer. Sans hygiène. Sans repos. Sans joie. Sans vie.

Pourtant, je vous le promets, nous allons réussir à reconquérir cette position stratégique importante. Je le ferais pour vous et pour mon camarade décédé ; notre force restera si grande que dans quelques jours, la bataille sera gagnée. La vie continue.

Ne parlons pas de toutes ces misères, apothéoses de la civilisation au 20ème siècle.

Beaucoup de fiel et de dédain, voilà ce que je voudrais une fois déverser. Mais je me tais : "heure viendra où tout se paiera". Le temps est le meilleur des juges et ses sentences sont souvent justes. Le servage d'autrefois ne reviendra plus et s'il revient, nous ne le verrons pas. Car l'histoire recommence tous les jours. Mais me voici à discuter et philosopher et déjà l'ennui de me relire ferme mes paupières. Pardonnez-moi, votre lettre en est la cause. Du reste, n'est-ce pas du choc des idées que jaillit la lumière. Deux âmes qui s'ouvrent se connaissent mieux et se comprennent mieux.

Un petit mot pour finir. La censure ne nous permet pas plus de 2 pages. On doit alors restreindre le message. Voilà pourquoi je dois, chère marraine, avec mes remerciements réitérés vous prier de recevoir mes salutations respectueuses et sympathiques.

Votre filleul reconnaissant.

Diarwa



43^{ème} bataillon de tirailleurs sénégalais

Péronne, 27 / 09 / 1916

Ma chère mademoiselle Léopoldine,

Me voici aux tranchées pour quelques jours. Pour le moment, je suis à vous. Je suis à vous, c'est vrai, mais ma plume me guide difficilement les distances sont si longues et le chemin est encore si ru-
gueux. A peine la glace qui hier nous séparait est-elle fondue.

Parlons un peu de choses plus gaies. Tenez, puisque vous aimez voyager, laissez-moi vous raconter comment la vie se déroule au quotidien au Sénégal.

Le Sénégal est connu pour être la terre de « Teranga », une expression Wolof qui se traduit par la chaleur, l'amabilité et la générosité. Le Teranga et le mode de vie sénégalais en général sont souvent cités par les français de métropole comme l'une des raisons principales de rester au pays. Il est effectivement courant d'être invité à partager quelque attaya (thé à la menthe douce) ou un repas à tout moment.

Les salutations sont pour nous très importantes : "Loubess ?", "Nangadef" sont des expressions faisant partie du quotidien et que l'on adresse même à de parfaits inconnus. Il est également de bon ton de s'enquérir de l'état de santé de la famille (que l'on ne connaît

d'ailleurs peut-être pas). Les personnes âgées suscitent le plus grand respect en Afrique.

Je serais heureux de pouvoir partager avec vous quelques mots : pour dire "merci", on dit "Dieurdieuf"; "Comment vous appelez-vous?", "No toudou"; "Je vais bien", "Mbaguifirèke"; "De rien", "Dou dara"; "Pardon", "Balama"; "Bonne nuit", "Fananal djam".

La spiritualité est une donnée nécessaire à la compréhension de la société sénégalaise. Tenez, peu avant de partir au front, un marabout est venu chez moi pour me décorer de charmes. Les charmes se sont des petits gris-gris, des amulettes portées pour éloigner les mauvais esprits.

Dakar... Un ciel d'un blanc d'acier, sur lequel se déploient par moments de légers nuages poussés par un vent d'est, presque humaine le matin, d'une sécheresse de feu à midi; une large baie présentant les aspects les plus variés, depuis les dunes de sable blanc qui éblouissent et font songer au désert, jusqu'au fouillis de verdure où pousse pêle-mêle la végétation luxuriante des tropiques : le baobab, cet arbre géant, trapu, musclé, nerveux; le cocotier, le palmier, le bananier, le fromager, et, au milieu de ce bouquet, des flamboyants ouvrant leurs parasols pourpres au soleil; plus loin, un pli de coteau verdoyant piqué de maisons blanches et coquettes; sur l'arrière un fortin embroussaillé par des figues de Barbarie qui lui font une ceinture rouge; plus loin, des chaloupes et des côtres passant au large, les uns complètement penchés sur la voiture qui rase l'eau, les autres poussant les bordées à droite et à gauche; une mer unie comme une glace, étincelante sous les rayons du soleil; un calme indéfinissable, une nature

ensoleillée. C'est là Dakar, un poste avancé de la côte d'Afrique et de la terre enfiévrée du Sénégal.

L'heure du repas est très importante : il s'agit d'un moment de partage avec les amis, la famille et les voisins. La plupart des plats sont servis dans de grands bols circulaires et partagés entre de nombreuses personnes, chaque personne obtenant la partie en face d'eux. Mon plat préféré est le thiéboudiène, prononcé « cheb-o-jen » qui est un mélange de riz, de légumes et de poisson.

Les repas à l'occasion desquels toute la famille est invitée tiennent une place centrale dans la vie de famille. Après s'être lavé les mains, on s'accroupit pieds nus au sol sur une natte et on mange toujours avec la main droite - la main gauche étant réservée pour d'autres circonstances.

Le thé est un cérémonial. Celui des trois verres peut prendre facilement une heure et il serait parfaitement discourtois de s'y dérober.

En attendant de vous lire, ma chère marraine, mes salutations les plus chaleureuses.

Un tirailleur sénégalais qui pense souvent à vous,

Diarwa



43^{ème} bataillon de tirailleurs sénégalais

Péronne 28 / 09 / 1916

Ma chère mademoiselle Léopoldine,

Mademoiselle, j'aimerais tant vous faire voyager, rien que pour un court instant... Imaginez-vous ce soleil sous lequel votre peau se réchauffe, cette terre faite de sable fin et d'argile, ces oasis frais, ces fruits juteux cueillis le matin et servis l'après-midi lors du déjeuner. Fermez les yeux et rêvez... Rêvez de la beauté de la Nature, de ces sourires d'enfants qui ne demandent qu'à ce que vous les preniez dans vos bras. Rêvez de ces étoffes chatoyantes aux couleurs de la terre africaine, rêvez de ces danses traditionnelles, rêvez de ces fêtes où les tables regorgent de mets. Rêvez de cette candeur tranquille, de ce paysage calme et méconnu de la métropole... Mademoiselle, évadez-vous.

Ce sont ces petits détails qui me font tenir ici. Je me rappelle de mon métier d'instituteur avant de m'engager dans l'armée. Le visage de mes élèves me revient à l'esprit parfois. Avant mon départ, les enfants avaient chanté une chanson et nous ont donné de jolis dessins d'enfants et de gentils mots. Je me souviens de ces heures passés à jouer au ballon avec eux et des heures à l'intérieur à apprendre, à leur transmettre la connaissance, fruit de la liberté et de la paix.

Je pense toujours au sourire des hommes qui ont construit l'école dans laquelle j'enseignais, fiers que leurs enfants puissent un jour aller s'abreuver d'éducation. Mademoiselle, le métier d'instituteur, c'est pour moi une passion. Mais avant tout, il faut aimer les enfants. Et dans mon métier, s'occuper d'enfants, des futurs espoirs de notre pays, c'est un privilège, un honneur.

Je me rappelle de cet enfant pour qui la lecture de l'acte 2 scène 3 de Dom Juan fut une révélation. Cette pièce lui avait tellement plu qu'elle lui avait donné le goût de la lecture.

Mademoiselle, retenez mes mots : si je reviens vivant de cette guerre, je reprends le métier d'instituteur.

Comme vous pouvez le constater, le Sénégal, c'est absolument tout pour moi. Je ne sais pas ce que vous en penserez... Ici, beaucoup de "Blancs" - Dieu seul sait que je n'aime pas utiliser ce terme - nous font subir des injustices inutiles. L'Armée d'Afrique est l'un des plus importants contingents, principalement avec ses unités militaires venues d'Algérie, du Maroc et de Tunisie. Le recrutement concerne essentiellement l'Afrique noire. Léopoldine, je vous assure que tous les hommes qui se battent à mes côtés, en première ligne, sont des hommes vaillants et courageux. Si les effectifs ne sont pas comparables à ceux engagés dans le conflit, leurs actions n'en demeurent pas moins capitales. De nombreux indigènes ont été enrôlés comme soldats et travailleurs.

Mademoiselle, les vies de ces héros d'Afrique doivent faire partie de nos vies de citoyens libres. Nous nous battons tous ensemble. Pour tous, la guerre est difficile. Y-a t-il une quelconque distinction sociale

quand un homme Blanc et un Noir affrontent la même mort l'un et l'autre ? Nous grandissons, évoluons ensemble en nous posant tous les mêmes questions douloureuses à propos de la guerre et de la vie. Aucun homme quelle que soit sa couleur, n'a besoin de vivre tout ceci. Mademoiselle, le contingent militaire africain est largement méconnu du public. Qui repensera aux destins de ces milliers d'anonymes qui quitteront leur famille, leur foyer, leur terre pour combattre les ennemis de la France ? J'ai du mal à accepter que cette mémoire s'efface.

Au sein des troupes coloniales françaises, blancs et noirs ne sont pas traités de la même façon. L'accueil de nos troupes jusqu'alors cantonnées à l'outre-mer et aux colonies ne s'est pas déroulé sans heurts. La population civile nous suspecte de marauder, nous, soldats du rang, d'être des assassins. L'état-major ne nous considère, plus encore que les autres soldats, que comme de la chair à canon et nous a très volontiers envoyés en première ligne des assauts les plus dangereux. Avec une colère contenue, j'essaie d'oublier les subterfuges qu'imaginent nos chefs blancs pour nous humilier.

Récemment, il nous est parvenu jusqu'aux tranchées quelques cartes postales et quelques affiches. Connaissez-vous cet illustrateur prolifique nommé Paul Dufresne ? Je trouve les clichés très injustes. Mademoiselle, nous ne sommes pas de méchants et féroces sauvages au rictus cyniques que donnent à voir ces publicités des africains. Nous sommes des peuples partageant un même continent, tous, avec nos coutumes et croyances différentes .

Ici, on nous prend pour des bons petits nègres qui servent de chair à canon. Les instructions qu'on nous donne sont des phrases où il

manque cruellement des déterminants, des adjectif et des pronoms. Léopoldine, nous ne sommes pas des monstres et pas plus les esclaves de qui que ce soit. Nous sommes écoeurés par l'image que l'on renvoie de nous en France.

Mademoiselle, j'aimerais tant que vous puissiez voir de vos yeux les couleurs ocres de cette terre africaine, que vous puissiez sentir ces rayons de soleils vous réchauffer, goûter aux fruits que nos arbres ont à vous offrir. J'aimerais la paix venue, vous conduire dans cette savane africaine. Oui, mademoiselle, c'est un paysage dépourvu de tranchées, tranquille. Nous irions goûter à ce café fraîchement servi sur le Condé à mesure que nous voguerions sur le fleuve. Je me rappelle tout petit, lorsque je me faufilais à travers ces tuniques de toutes les couleurs, rouge, verte, bleu, jaune, pour assister à l'arrivée du train à la gare, véritable attraction chez nous.

Je vous emmènerais au bazar où les boutiques sont décorées à la mode du pays.

Le souvenir de la splendeur de ce soleil couchant, plus beau, plus sublime que jamais, étendu sur ma banquette... Je vous conduirais, suivant mon habitude, rêver au-dessus du plateau de Dakar, derrière le village de Khouques. Vous y verriez ces jeunes mères portant leurs enfants sur leur dos emmailloté dans un grand boubou. Mademoiselle, je ne vous promets pas un voyage fait de luxe mais d'une grande simplicité, au plus près de la réalité, des us de notre pays et de la population.

La bougie se meurt et le papier se fait rare. Excusez-moi de mon griffonnage.

Pardonnez-moi si je suis indiscret. N'auriez-vous pas quelques amies désireuses d'un correspondant ? J'ai ici à côté de moi deux compagnons qui jalourent mon bonheur : Abdou Kane et Aby Keita, deux copains du Congo français. Tous deux ont la même adresse.

Le papier semble subir la crise, la place devient petite. Aussi je vous dis au revoir et à bientôt. En attendant, je vais rêvasser, essayer de m'imaginer ce que peut être ma marraine. Je vais essayer de m'en faire un idéal, car comme dit Buffon, le style, c'est l'homme et d'après votre première missive, je crois que mon idéal ne sera pas désillusionné, car vous êtes franche, dites-vous et je vous crois.

Le "rata" vient de sonner et je vous quitte un peu à regret, car j'aime toujours vous écrire. C'est toujours avec impatience que je lirai vos missives.

À bientôt de vous lire et en attendant, veuillez agréer les respectueuses sympathies d'un instituteur,

Diarwa

Leipziger Volkszeitung

Organ für die Interessen des gesamten werktätigen Volkes.

Abonnementspreis im Monat einschließlich Bringerlohn 80 Pfg., bei Selbstabholung 70 Pfg.; mit der illustrierten Wochenbeilage Neue Welt einschließlich Bringerlohn 90 Pfg., bei Selbstabholung 80 Pfg. — Durch die Post bezogen vierteljährlich 2,40 M., für 1 Monat 80 Pfg. (Bestellgeld vierteljährlich 42 Pfg., monatlich 14 Pfg.).

Redaktion:
Leipzig, Tauchaer Straße 19/21.
Telegramm-Adresse: Volkszeitung Leipzig.
Fernsprecher: 18098.

Inserate kosten die 7gespaltene Pettzelle oder deren Raum 25 Pfg., bei Platzvorschrift 80 Pfg. Schwieriger Satz nach höherem Tarif. — Der Preis für das Verlegen von Prospekten ist bei der Gesamtauflage 4.— M., jedes Tausend, bei Zeilauflage 6.— M. — Schluß der Annahme von Inseraten für die fällige Nummer früh 9 Uhr.

Erscheint täglich nachmittags mit Ausnahme der Sonn- und Feiertage. — Verlag in Leipzig, Tauchaer Straße 19/21, Fernsprecher: 4596 • Inseraten-Abteilung Fernsprecher: 2721.

Article censuré

Sous les armes

Cela fait quelques mois que je témoigne des événements de la guerre. Le danger fait partie du jeu. La neutralité n'existe pas. Nous avons tous parfois ce sentiment d'injustice, nous ne savons pas qui croire. La première victime de la guerre, c'est la vérité.

Censuré

Nos soldats continuent de se battre pour la patrie. Suite à de nombreuses attaques de la part de nos ennemis, nos soldats ont évacué Combles, qui est une commune française située dans le département de la Somme. La cruauté de nos ennemis ne peut se cacher, les compatriotes

qui se font emprisonner chaque jour souffrent entre les mains des Anglais et des Français.

Deux jours après l'évacuation stratégique de Combles, nos troupes sont parvenues à stopper une attaque dans la tranchée des Portes de Fer dans des conditions météorologiques pourtant difficiles. Suite à cette offensive, nos soldats ont mené plusieurs contre-attaques qui sont toujours en cours.

Le traitement inhumain de nos compatriotes prisonniers a entraîné le discours de notre chancelier, M. Bethman-Holweg qui dénonce la monstruosité des actes de nos ennemis, surtout des Anglais, qui, d'après tous, sont les instigateurs de la guerre.

Nos ennemis ont réalisé une certaine avancée entre Elers et le Sars, situés au nord-ouest de la France, ainsi que vers les redoutes Stuff et Schwaben (au nord de Thiepval). Dans la soirée, développant leur action, ils ont emporté les lignes allemandes sur 3.000 mètres de front. Le village d'Eaucourt-l'Abbaye se trouve englobé dans cette avance. Sur plusieurs autres points, l'armée allemande gagne également du terrain.

Article censuré



4 Octobre 1916

Ma chère Leopoldine,

Voci ma neuvième lettre, j'espère que ça ne sera pas la dernière.

Je ne vais pas vous assurer que je vais bien, car cela serait bien trop naïf de ma part, et de la vôtre de me croire. Je suis vivant, c'est tout ce que je peux dire, tout ce que je sais avec certitude. J'espère vraiment que vous allez bien dans votre vaste ville. Que vos nuits sont pleines d'espoir et de chaleur. Que vos journées sont pleines de joie et de fraîcheur.

C'est très dur ici, dans les tranchées, physiquement aussi bien que moralement. On se bat dans la Somme à chaque instant pour nos vies. Les jours passent lentement et rudement. Les jours passent, mais je n'arrive plus à savoir combien de jours se sont écoulés depuis mon arrivée sur le front. Tout est flou, dans ma tête. Je ne sais plus où j'en suis. Je perds le compte des jours, des mois. Je me demande si les autres éprouvent la même chose. La seule pensée qui me rend serein est de savoir que je vais bientôt recevoir une de vos lettres.

Ici, nous n'avons pas un instant de calme, rien pour nous reconforter, nous devons nous battre, tuer des inconnus à l'aide d'une arme à feu, ou peut-être même une grenade, sans jamais savoir si cela sera la dernière fois. On explose des mines, on détruit des nids. Devoir recommencer chaque jour, chaque semaine, le même rituel angoissant, déprimant. Tout cela pour gagner quelques mètres... Cela me tue, peut-être même plus que la guerre en elle-même me tue. Je vois mes camarades au combat mourir les uns après les autres, et je ne peux que croire que ce sera bientôt mon tour. Ceux qui meurent sont toujours ceux qui ne l'ont pas mérité, la vie est injuste en ce moment. On se blesse au combat chaque semaine si ce n'est pas chaque jour. Certains jours, quand on ne veut plus supporter ce cauchemar, on essaie même de se tirer un coup de feu dans le pied gauche. Mais cela ne marche plus vraiment. Maintenant ils le savent, que c'est pour quitter le front, maintenant on pourrait se faire fusiller pour ça.

Dans la guerre il y a parfois des 'accidents', c'est comme ça qu'ils appellent ça. Mais nous savons tous que ce n'en sont pas. Puis, il y a régulièrement des décès de nos camarades. Nous devons ramener leurs corps et les garder avec nous plusieurs heures, voire, plusieurs jours. J'aimerais pouvoir vous dire que cela ne s'est jamais produit ou que cela ne se produira plus, mais cela ne serait qu'un mensonge ou simplement du reniement. Ce qui me rend heureux est que vous êtes bien de moi et bien de cette terre boueuse, imbibée du sang de nos hommes.

Ça me rend heureux que vous ne puissiez pas voir cette misère, même si vous en entendez parler.

Je veux vous remercier de votre présence dans ma vie triste. Vous ne pouvez pas imaginer à quel point vous comptez pour moi. Merci.

Je pense souvent à vous, à votre visage, qui reste toujours un merveilleux mystère pour moi. Je me demande si on se verra un jour, peut-être. Vous êtes la seule chose qui m'inspire et qui me motive pour sortir d'ici. Ma mère est mourante, mon père s'occupe d'elle heureusement. Je ne sais pas s'ils seront toujours là si je sors d'ici vivant. Grâce à votre existence, j'ai quelqu'un à qui penser dans mes moments de repos, quelqu'un qui peut me faire rêver d'une vie différente, meilleure. Merci.

La guerre est infernale et le fait de savoir que ce n'est pas encore la fin, me rend fou. Malgré ça, je veux me battre pour mon pays, pour ma famille, et pour vous. Je veux survivre, pour qu'un jour, quand tout se sera calmé, je puisse vous rencontrer et que votre visage cesse d'être un mystère. Je veux cela, et je pense que vous aussi vous voulez cela, car je sens que nous sommes liés comme par une sorte d'alchimie, ici, entre nous, malgré toute cette distance.

Pensez à moi quand vous verrez la pleine lune qu'il y aura dans quelques jours, quand vous recevrez cette lettre. De cette façon, nous

pourrons être ensemble, car nous verrons la même lune en même
temps.

Je vous garde dans mon cœur.

Afred Fontaine



6 octobre 1916, Leipzig.

Mein lieber Vater,

Je vais bien. À l'école tout le monde parle de la guerre et je suis très triste que tu sois loin de la maison. Rolf m'a dit que son père aussi était à la guerre, il est soldat. Maman pleure des fois dans la cuisine quand elle fait à manger ; surtout quand c'est des Knödel car elle sait que c'est ton plat préféré. Le papa de Boris est mort il y a deux jours toute sa famille est triste. J'espère que tu ne vas pas mourir non plus. J'ai fait un puzzle la semaine dernière, je vais le laisser intact sur ton bureau pour que tu puisses le voir en rentrant à la maison. Le jardin est plein de mauvaises herbes, depuis que tu es parti maman n'a plus le courage de s'en charger. Les copains sont aussi tristes que moi de ne plus pouvoir se retrouver sur la place de l'Église Saint-Thomas pour jouer aux billes. Maman, elle, a plus peur que la tombe de Monsieur Bach soit pillée pendant la nuit. Les rues sont assez vides, tu sais, et puis la nouvelle gare n'a rien arrangé au ba-

zar qui règne ici. Presque tous les pères de mes camarades de classe sont eux aussi partis à la guerre ; j'espère que tu pourras te faire des amis avec qui discuter en France. Tu me manques papa, et je m'ennuie de toi tous les jours. J'ai commencé à faire quelques dessins, en coloriant comme tu m'as appris. Frau Goudier a dit devant toute la classe que je dessinais très bien. Maman a acheté des réglisses, et j'ai eu le droit d'en manger deux après le souper. Dans dix-neuf jours c'est ton anniversaire, j'espère que la guerre sera finie pour qu'on puisse manger tous les trois une Schwarzwälder Hirschtorte. Je pense que tu manques aussi à Heke car tous les matins il attend devant la porte de ta chambre que tu sortes pour le nourrir. Je lui ai appris à s'asseoir, il a eu droit aux os de poulet après le repas d'hier midi. J'espère que tu penses à moi aussi, mein lieber Vater, je t'aime.

Ton Frank. S



7 octobre 1916 Leipzig.

Mein lieber Vater,
J'espère que tu vas bien.

Ici, sans toi, le temps passe très lentement ; maman a de plus en plus peur...

Tu me manques, beaucoup.

Tu trouveras en même temps que cette lettre, deux dessins que j'ai fait de toi, j'espère qu'ils te plairont.

La prochaine fois que je t'écrirai, je te mettrai un portrait de maman dans l'enveloppe ; je ne veux pas que tu l'oublies...

N'oublie pas que nous t'aimons infiniment et que tu nous manques.

Prends soin de toi,

Ton Frank





7 octobre 1916, Somme,

Ma douce Leopoldine,

Je vous écris depuis l'infirmerie... du moins... ce qu'il en reste...

Je ne saurais vous dire s'il fait jour ou nuit, s'il fait beau ou non, si nous avons perdu ou bien gagné... je suis confus... Je ne sais pas ce qui se passe... J'ai la tête lourde, un sifflement constant y résonne, j'arrive à peine à tenir ma plume pour vous écrire... Je peine à garder les yeux ouverts... Je suis fatigué... tellement fatigué...

Ce matin tout allait bien, le temps était doux, le ciel dégagé et tout était calme. Avec les camarades nous discutions et nous fumions une cigarette quand, tout à coup, un autre soldat, Eric, nous a re joints pour nous rendre compte des décisions prises par les commandants : une offensive devait avoir lieu à 13h¹⁵. Sans en discuter plus, nous nous sommes préparés.

Notre objectif était de progresser pour atteindre un point plus stratégique, nous donnant ainsi de meilleures vues sur la tranchée d'Ha liez, occupée par l'ennemi.

Il était midi. Nous étions tous en position et écoutions attentivement les directives de notre commandant. Eric se trouvait à ma droite, il avait un teint pâle, des yeux cernés, la veine au niveau de sa tempe pulsait, il transpirait et tremblait. Il tenait son fusil à deux mains et le serrait de toutes ses forces... À la fin des instructions, dictées par le commandant, je lui ai tapoté l'épaule et il a sursauté. Il m'a regardé d'un air terrorisé et m'a dit "Je vais mourir aujourd'hui, on me l'a dit. Je ne comprenais pas... Je lui posai des questions, le consolai, le prenai dans mes bras pour le calmer mais... Rien n'y faisait... Il n'a plus parlé.

Treize heure trente. Nous étions tous en position. Il y avait un silence... Un silence assourdissant... Un silence qui ne nous consolait pas, au contraire, qui accentuait nos craintes. C'était les quelques minutes avant le combat pendant lesquelles nous pensions tous à ce que nous aurions vécu ou pas, à ce que nous voulions vivre et ce qui il nous restait encore à vivre... Nous pensions à vous : nos êtres les plus chers. C'était comme une confession : nous réfléchissions à ce que nous aurions fait, est-ce assez pour rejoindre le paradis ou irions nous en enfer ? Mais de quel enfer je parle ? Nous sommes déjà en enfer...

"À l'assaut !" s'est crié notre commandant et nous avons attaqué. Nous nous sommes donnés corps et âmes dans ce combat, des hommes se sont fait tuer, des coups de feu ont été échangés, les siffle-

ments des balles ont percé l'air, des obus sont tombés, je courais, je criais, toute ma colère surgissant, je tirais, je tirais, je tirais... J'étais devenu une autre personne... Un monstre... Je ne pensais qu'à tuer, c'était soit eux, soit nous... Je ne pensais plus à rien... Je voulais que tout cela se finisse vite... Que tout redevienne comme avant, avant la guerre, avant l'apparition de ma seconde et monstrueuse nature, avant, avant, avant..." Alfred... Je me suis retourné et j'ai vu Eric allongé par terre... Je me suis approché de lui, son visage était couvert de sang et de larmes... Il avait reçu des éclats d'obus au niveau du torse et deux dans le ventre... Je vous épargne des détails, ce ne sont pas des choses pour vous, vous êtes sensible et délicate, je ne veux pas vous horrifier... "J'ai mal Alfred..." m'a dit Eric "J'ai tellement mal... Épar..." je ne lui ai pas laissé finir sa phrase. J'ai appelé un Sénégalais et un Français qui passaient près de nous et nous l'avons porté vers l'infirmerie. Les tirs ne cessaient pas, nous nous sommes précipités pour atteindre le poste de soins le plus vite possible. Nos pieds s'enfonçaient dans la boue, il devenait de plus en plus difficile d'avancer... Nous poussions de toutes nos forces... L'infirmerie était à quelques mètres de nous, trois, peut-être plus, quand...

De nouveau un silence... Et ce sifflement... Ce sifflement qui m'a effolé... Le sol s'est effondré sous mes pieds, la terre qui pleuvait sur mon visage. Une gigantesque explosion. Ma vision était trouble... Il y avait du feu, il faisait chaud, j'étais allongé par terre... Des hommes sont venus et m'ont traîné en me prenant par dessous les

bras... J'ai alors vu le corps inanimé d'Éric, dans la boue... Il était serin
et reposé... J'ai fini par perdre connaissance...

Il est vingt heures à présent... Un soldat m'a expliqué qu'un sapeur
avait déposé une bombe, sous nos positions, près de l'infirmerie et
que, dès l'offensive commencée, ils en ont profité pour l'activer... Il
faut croire que nous étions au mauvais endroit au mauvais mo-
ment...

Je ne saurais vous dire si je vais bien... Mon visage est recouvert
d'un bandage et j'ignore ce qui m'est arrivé...

Je garde, malgré tout, la foi... Pour vous, Leopoldine... En apprenant
à vous connaître, je découvre une femme intéressante, intelligente
et délicieuse... Je n'ai qu'une envie, celle de vous rejoindre à Marseille...

J'espère que tout va bien pour vous,

Je vous embrasse affectueusement,

Alfred Fontaine



7 octobre 1916, Somme

Mein lieber Sohn,

Ich hoffe, es geht Euch allen gut. Ich wünsche mir, dass alles in der Schule gut läuft und dass Ihr auch genug zum Essen habt. Ich erfahre, dass es für Euch sehr schwierig ist und dass das Essen immer knapper wird.

Ich schreibe Dir diesen Brief in der Hoffnung, dass er bei Euch ankommt... Der Boden ist mir plötzlich unter den Füßen zusammengestürzt

Vor wenigen Minuten gab es eine Explosion, eine sehr laute Explosion. Überall um mich herum sind Tote oder Schwerverletzte und sie bitten mich, verzweifelt ihnen zu helfen. Es sind Jungen, die um ihr Leben kämpfen. Sie dürfen nicht sterben. Das alles ist sehr traurig. Leider kann ich ihnen nicht helfen. Ich kann meinen Bleistift kaum halten, um Dir zu schreiben. Ich liege unter Steinen, Schlamm und Leichen und kann mich kaum noch bewegen. Mein Kopf blutet und ich habe große Schmerzen. Ich kann nicht atmen. Ich habe Angst, das ist vielleicht mein letzter Brief. Ich denke an Euch, Deine Mutter und Dich, mein Sohn, und will, dass Du stark bleibst. Falls ich es nicht schaffe, hilf Deiner Mutter.

Ich fühle mich schrecklich einsam, es bringt mich sehr zum Nachdenken. Manchmal weine ich um die Joten, um den Krieg, um dich. Ich möchte mich in diesem Brief nicht aufregen, aber ich möchte, dass du verstehst, wie der Krieg ermüdend und umsonst ist. Du kannst dir nicht vorstellen, wie ich dich vermisse und wie ich noch am Leben zurückkommen möchte, um dich wachsen zu sehen. Ich hoffe, dass es deiner Mutter gut geht. Gib ihr all meine Liebe.

Nun zu dir, mein Sohn, ich möchte, dass du es weißt, ich liebe dich über alles. Ich werde kämpfen, um für dich und deine Mutter lebend zurückzukommen, aber wenn ich es nicht schaffen sollte, halte mich für immer in deinem Herzen und lerne aus meinen Fehlern.

Mit Liebe,

Dein Vater !



7 octobre 1916, Somme

Mon cher fils,

J'espère que vous allez bien, que tout se passe bien à l'école et que vous mangez à votre faim. J'entends dire que la situation devient difficile pour vous et que la nourriture devient de plus en plus rare à l'arrière.

Je t'écris cette lettre dans l'espoir qu'elle te parviendra. Il y a à peine quelques minutes, il y a eu une explosion, une très forte explosion... Le sol s'est brutalement effondré sous nos pieds.

Je suis entouré de morts ou blessés graves qui appellent désespérément à l'aide. Ce sont de jeunes garçons qui se battent pour leur vie. Ils ne doivent pas mourir. C'est lamentable. Malheureusement, je ne peux pas les aider, je peux à peine tenir mon crayon pour écrire. Je suis immobilisé sous les pierres, la boue et les cadavres et je peux à peine bouger. Ma tête saigne et je souffre énormément. Je ne peux pas respirer. J'ai peur que ce soit ma dernière lettre. Je pense à ta mère et à toi, mon fils, et je veux que tu restes fort. Si je ne sors pas vivant, promets-moi d'aider ta mère.

Je me sens terriblement seul, cela me fait beaucoup réfléchir. De temps en temps, je pleure, pour les morts, pour la guerre, pour vous.

Je ne veux pas m'énerver dans cette lettre, mais je veux que tu comprennes combien la guerre est usante et mortelle. Tu ne peux pas imaginer à quel point tu me manques et combien je veux revenir vivant pour te voir grandir. J'espère que ta mère va bien, envoie lui tout mon amour. Joy mon fils, je veux que tu saches, je t'aime tellement, je vais me battre pour revenir vivant, pour toi et ta mère, mais si je n'y arrive pas, garde moi dans ton cœur à jamais et apprends de mes erreurs.

Avec amour,

Jon Père



43^{ème} bataillon de tirailleurs sénégalais

Péronne, 8 octobre 1916

Ma chère Léopoldine,

Cela ne fait pas longtemps depuis mes dernières lettres, certes, vous êtes habituée à recevoir des lettres de ma part fréquemment. Je ne peux vous dire que tout va bien, au contraire, la situation empire. Je m'excuse par avance pour les détails morbides qui vont suivre ; peut-être dois-je commencer par vous dire que je ne suis que légèrement blessé et en bonne forme. Un soldat ne s'habitue jamais tout à fait à la violence, au sang et aux bruits de la guerre... mais ce qui vient de se dérouler me touche encore plus que d'habitude.

Le 7 octobre, une bombe posée sous la terre a explosé, à ce moment, nous étions en train de porter un homme blessé vers la tente de l'infirmerie avec deux autres soldats, comme nous le faisons souvent.

L'explosion d'une bombe est un événement imprévisible, violent ; nous étions en route vers l'infirmerie quand soudain un bruit assourdissant s'est fait entendre. Des morceaux de terre s'envolaient partout, le sol semblait trembler. Après l'explosion, un gigantesque cratère s'est formé au sol, mon champ de vision était troublé, j'étais allongé par terre, les seules choses que je parvenais à voir étaient quelques hommes, vivants ou même morts. Du sang, des cris, des larmes, des infirmières qui couraient pour sauver les moins blessés, c'est tout ce

que je pouvais voir, tout ce qui restait. Dans de tels moments, le sacrifice des hommes qui sont le plus blessés est obligatoire, afin de pouvoir sauver ceux qui vont survivre, pour les autres, on ne peut que prier...

Bien évidemment, dans les premiers moments, je ne pouvais pas comprendre de quoi il s'agissait, je me sentais perdu mais calme en même temps. J'ai ouvert les yeux : devant moi s'étendait un grand terrain de blessés, des infirmières qui couraient et avec elles couraient tous ceux qui pouvaient aider dans cette situation chaotique.

Je ne sais si vous ou le monde aura déjà pris connaissance de cet événement au moment où vous allez recevoir ma lettre. J'espère que vous allez bien, que la vie à Marseille est calme et sans agitation et que je vais recevoir de vos nouvelles au plus tôt. J'ai tellement envie que tout redevienne comme avant...

Diawa



Marseille, 10 octobre 1916

Mon cher Diarwa,

Merci de m'avoir fait part de cet événement, que vous, et tout le reste des soldats avez vécu. Je vous le dis clairement, comme vous vous en doutez sûrement, de mon côté je ne peux pas comprendre complètement ce que vous vivez, ressentez, puisque je n'ai pas vécu cela. Je peux cependant imaginer que vous craignez en permanence de mourir loin de votre pays et de vos proches.

Sûrement, à chaque instant, un coup retentit et une balle vous frôle... Je vous ai dans mes prières, espérant qu'elles aideront à surmonter ce cauchemar que vous vivez tous les jours. Courage à vous et aux infirmières qui ont été là pour vous aider...

J'aimerais tellement vous faire oublier l'horreur et la mort, sauvage, violente et glaciale, qui vous attend dans le no man's land.

Je pense vous l'avoir déjà dit, mais ici à Marseille la vie n'est pas si calme non plus. Je ne peux bien évidemment pas comparer ma situation à la vôtre. Marseille est le port qui accueille tous les soldats des colonies, ainsi que du Commonwealth. Nous découvrons tous les jours de nouvelles têtes ; les soldats asiatiques, écossais, africains... tous ces hommes, tellement différents. Mais ces derniers temps je vois de plus en plus souvent passer des soldats blessés ou mutilés, ça m'affecte chaque fois de la même manière ;

Beaucoup de personnes ici, critiquent ces hommes si différents de nous : les soldats asiatiques sont appelés les "jaunes", à cause de

leur couleur de peau, tout comme les soldats africains qui sont surnommés les noirs... Je n'aime pas ces mots.

Je pense à vous dans ces moments difficiles

Recevez toute mon affection

Léopoldine,
votre marraine



Marseille, 11 octobre 1916

Mon cher Alfred,

Je veux premièrement commencer cette lettre en m'excusant de ne pas avoir répondu à votre dernier courrier aussi rapidement que je l'aurais voulu. Vous voyez, pendant ces derniers jours je pensais beaucoup à vous et aux mois difficiles d'hiver qui vont arriver. C'est pour cela que j'ai décidé de vous tricoter cette belle écharpe, pour qu'elle vous tienne chaud et que vous pensiez à moi.

Je dois avouer que votre dernière lettre m'a beaucoup choquée... Je suis vraiment désolée pour ce qui est arrivé à votre ami Eric... Cependant, je suis contente que vous soyez encore vivant, même avec un bandage recouvrant votre visage. Je suis sûre que les infirmières font de leur mieux pour vous soigner. Vous avez eu beaucoup de chance... vous êtes un soldat fort qui fait preuve d'un grand courage et qui peut tout surpasser. Je suis fière de vous Alfred.

Je comprends, d'après vos descriptions, à quel point cette guerre est remplie d'atrocités, de cadavres, mais vous, vous devez rester fort et vaillant si vous voulez survivre, si vous voulez qu'on se rencontre. Je suis très contente que vous vous battiez pour la patrie, c'est la bonne chose à faire. Je suis sûre que votre famille est très fière de vous. Vous êtes un brave soldat.

Ici, pour moi, tout va bien, il fait encore beau à Marseille. Il y a quelques jours, je me suis rendue au cinéma pour voir "Judex" de Louis Feuillade. Ce film raconte l'histoire de Judex, un justicier qui entre en lutte contre un banquier nommé Favraux. Il l'enlève et

l'enferme dans une cave. Cependant, une fille nommée Diana veut mettre la main sur la fortune du banquier et Judex va ensuite tomber sous son charme. J'ai adoré ce film. Je ne vais pas souvent au cinéma donc cela m'a fait très plaisir. J'aurais aimé que vous soyez là avec moi mais vous vous battez pour la patrie, pour votre famille et je suis fière de vous. Je suis ravie de voir à quel point vous êtes fort. Malgré les situations horribles et les incidents terribles que vous vivez, vous restez courageux. Vous êtes vivant, vous avez toute votre vie devant vous, donc continuez à vous battre sur le front et soyez optimiste. N'oubliez jamais, il ne faut pas abandonner ni perdre espoir.

Ne vous inquiétez pas, j'ai vu la pleine lune ; et j'ai relu votre lettre en même temps. La lune était tellement belle, merveilleuse à voir. Je ne pouvais rien faire d'autre que penser à vous. J'attends le jour où mes yeux rencontreront les vôtres, où nous pourrions nous allonger sur l'herbe l'un à côté de l'autre, pour regarder les étoiles et la lune ensemble. Ce jour viendra bientôt, j'en suis sûre.

N'oubliez pas, je pense toujours à vous et je vous garde dans mon cœur,

Léopoldine



11 octobre 1916, Leipzig.

Mein lieber Vater,

Comment vas-tu? Moi je vais bien même si tu me manques beaucoup, tu sais maman aussi n'arrête pas de penser à toi. À l'école nous avons fait de l'algèbre, mais je ne vais pas te mentir je n'ai pas compris grand-chose. Johann a fait tomber son encre et il s'est fait gronder par la professeur. Il a nettoyé ensuite son bureau mais je l'ai aidé pour qu'il puisse jouer avec nous au ballon.

Tous les jours on apprend la mort d'une personne de plus au front, j'ai peur pour toi, mais je ne le montre pas car je suis l'homme de la maison comme tu me l'avais dit.

Hans est passé par la maison hier et on a dessiné ensemble. On n'avait pas de crayons de couleurs, mais j'espère que les dessins vont te plaire quand même. On a dessiné deux soldats anglais dans leur tranchée. On a une fois de plus mangé des navets... Je n'aime pas ça mais nous n'avons pas le choix. Si seulement tu étais là pour les manger avec nous...

Hans est, comme tu le sais mon meilleur ami et je m'inquiète pour lui parce que son père se trouve lui aussi au front et ça fait longtemps qu'ils n'ont pas eu de ses nouvelles... ils ont peur qu'il soit mort... Moi je sais que, toi, mort ou vivant, tu seras toujours avec moi. Je pense à toi très fort où que tu sois, mein lieber Vater. Je t'aime.

Ton Frank.





12 octobre 1916, Birmingham

Chère Odette,

Jeose espérer que vous vous souvenez de moi. Autant que je me rappelle l'odeur de vos cheveux de feu, de vos mains pansant mes blessures. Vous avez en partie sauvé ma jambe, quoique après mon rapatriement, j'ai été amputé du pied. Il n'y avait plus rien à faire. La partie gauche de mon visage, dont mon oreille qui n'est plus, est également marquée à vie. Quelques brûlures ont blanchi ma peau plus qu'elle ne l'était déjà. Mon médecin me dit que des ingénieurs de Londres sont en train de concevoir de nouvelles prothèses, et que d'ici la fin de la guerre, je pourrai peut-être me déplacer comme avant et maquiller mes cicatrices.

Je vous dois une multitude de mercis. Sans vous, vos mains si appliquées et votre attention particulière, j'aurais pour sûr laissé ma jambe entière dans ce bain de sang. La guerre nous prend

tout, surtout ce qui nous est le plus cher. Je n'ai cessé de penser à vous ; mon esprit traumatisé s'est rattaché à votre visage angélique et immaculé, dans ce tourbillon de ténèbres. Mon cœur se chagrine de jour en jour, à force de vous imaginer seule au milieu de ces limbes, où tout n'est que douleur, atrocité et mort. Un ange tombé du ciel ne devrait pas avoir à affronter la mort.

Je suis de retour à Birmingham. L'explosion, tragique incident suite à l'offensive allemande du 7 octobre 1916, a marqué à vie mon corps et ma mémoire. Mes nuits sont mouvementées ; je ne peux fermer les yeux sans me souvenir de tous ces corps, de ces lambeaux de chair autour de moi. La fumée, et les cris. L'odeur du sang s'écoulant hors des corps de mes camarades. Des milliers de mères pleurent leurs fils, ici en Angleterre. Les rappements de tristesse résonnent à travers les fenêtres, je les entends. En ville, toutes les dames portent le voile noir, et les enfants restent éberlués des récits que nous, premiers rapatriés, leur faisons. À vrai dire, le souvenir est intact, mais embué. Tout s'est passé si vite...

J'étais de passage à l'infirmerie afin de me procurer des Pastilles Tom, ces petits bonbons fort mentholés auxquels nous

avons droit en cas de toux, et de symptômes grippaux. Le temps
s'était levé, et vous savez aussi bien que moi qu'en automne, la
Somme regorge de boue, de vent et de pluie qui nous transit les os.
À ce moment même, l'obus est tombé à une centaine de mètres de moi ;
ma mère, lors de mon retour, m'a dit que ce jour-là j'étais au mauvais
endroit, au mauvais moment. Les gens qui n'ont pas fait la guerre ne
peuvent comprendre que rien n'est dû au hasard. Et que si je n'avais
pas été blessé ce jour-ci, peut-être serais-je mort au front le lende-
main.

J'ai repris le piano dès mon retour à la ferme familiale ;
c'est la première chose qui me soit alors venue à l'esprit. Certaines
choses me hantent, et je ne pense plus pouvoir faire certaines activités
ou tâches dans la maison. Couper la viande, égorger les porcs dans la
grange, ou bien tenir un fusil pour chasser. Mon esprit est torturé,
tuer un sanglier me renverrait dans les tranchées avec ces images de
soldats morts parmi les feuilles rouges et sèches de l'automne. J'ai dé-
buté la composition d'une chanson, une douce ballade de piano pour
apaiser mes nuits agitées et mon cœur endommagé. Je pense fort à
vous Odette, et dans mes ténèbres les plus profondes j'aurais aimé

être consolé de votre visage d'ange. Comment reprendre notre ancienne vie ? La guerre me hantera-t-elle à jamais ? Comment me regarder dans le miroir, à l'instant même où, lorsque j'ai appuyé sur la détente, j'ai rendu des fils orphelins ?

La guerre nous prend tout, surtout ce qui nous est le plus cher.

Amitiés et doux baisers anglais,

Charles Shelby.



13 Octobre 1916,

Ma chère Leopoldine,

Je vous écris cette lettre avec tant de mélancolie, de haine, de rage, de mal être. La guerre, cette affreuse guerre m'a détruit. Je ne serai plus jamais l'homme simple que j'étais en arrivant. J'étais jeune, plein de joie et d'espoir. Je n'ose même pas vous dire l'homme que je suis maintenant, ce en quoi la guerre m'a transformé.

Il faut que je vous dise... je ne peux pas vous cacher ça. Comment croire qu'il puisse y avoir pire que ce que nous vivons déjà. Mon visage n'est plus le même, auparavant il était lisse, beau, mais maintenant j'ai des cicatrices et des marques de guerre qui ne m'abandonneront jamais. Mon visage ne sera jamais le même, j'en ai perdu une partie. Même si j'ai toujours mes yeux, mon regard n'est plus le même.

À chaque instant, je revois ces images sanglantes, de cette journée du 7 octobre 1916. Mes yeux sont fragiles, je n'étais pas prêt pour voir

de telles choses, aussi dur que je suis devenu pendant la guerre, ces atrocités me hantent encore... À chaque instant, j'entends ces hurlements, ces pleurs, le sifflement des balles, le bruit assourdissant de l'explosion... Je les entends encore et encore... Rien ne les arrête... Je revois des hommes agenouillés au milieu du champ de bataille pour prier une dernière fois...

Le matin avant l'attaque, c'était un jour comme un autre, dans les tranchées. Le temps était doux, le ciel dégagé. Ce jour-là, nous pensions que peut-être ça serait l'une des plus belles journées depuis notre arrivée. C'était agréable, pour une fois, mais c'est peut-être cela qui nous a distraits. On transpirait, on souriait, peut-être trop pour des soldats en guerre. On n'a rien vu arriver, je m'en rendais terriblement compte. Sans prévenir, le sol s'est mis à trembler et nous a soulevés dans l'air. Puis plus rien, je n'entendais rien, juste un bruit sourd dans mon oreille ou dans ma tête. Je ne comprenais pas ce qui se passait, j'ai regardé autour de moi. Nous étions couverts de poussière et de sang. J'entendais crier, hurler au loin. Je voyais tous ces hommes à terre comme moi. Certains soldats n'ont pas eu la même chance que moi.

Je me demande comment notre vie, notre monde a pu tant changer en l'espace de quelques années. Il y a à peine 10 ans, j'étais encore

un enfant, avec toute une vie devant moi. Je pleurais, mais je ne connaissais pas le vrai malheur qui m'attendait, qui nous attendait tous. Mon enfance me manque tant, je hais cette satanique guerre, qui tue toute vie.

Leopoldine... Mon visage... Mon visage est atroce... L'explosion m'a pris une partie de la joue et de la mâchoire... Je suis un monstre Leopoldine... Je suis répugnant... Nous voyons mes dents à travers le trou créé... Leopoldine, comment une femme comme vous pourrait encore avoir de l'intérêt pour une personne comme celle que je suis devenue ? J'ai honte Leopoldine... Honte pour moi, honte pour vous... Honte, honte, honte... Je me sens humilié, abaissé, exclu... Je suis devenu immonde... Je ne peux plus me regarder dans le miroir et... comme si ce n'était pas assez, une douleur omniprésente me fait souffrir de plus en plus... Ça me brûle, ça me pique, ça me fait mal... Tellement mal... C'est une vraie torture... Je souffre Leopoldine... Je souffre... Mon seul remède contre la douleur, aussi bien physique que mentale, c'est l'opium... Quand j'en fume, tous mes tourments disparaissent... Je plane, je suis soulagé et je me repose enfin... Mes rêves sont, la plupart du temps beaux, je nous vois à Marseille, en train de nous balader, aller au cinéma regarder le dernier film avec Musidora, nous assoir dans une brasserie... Mais... Comment réaliser ces rêves vu la créature horrible que je suis devenu ? Comment reprendre une vie ordinaire

quand j'ai perdu mon identité... Je ne veux me réveiller de ce cauchemar...
Je ne veux partir... Je ne veux rester seul... Je ne veux être bien de tout ça... Je
ne veux que tout redevenir comme avant... Je ne veux redevenir celui
que j'étais...

Avec toute mon affection et ma tristesse

Fred Fontaine



15 octobre 1916, Leipzig,

Mein lieber Vater,

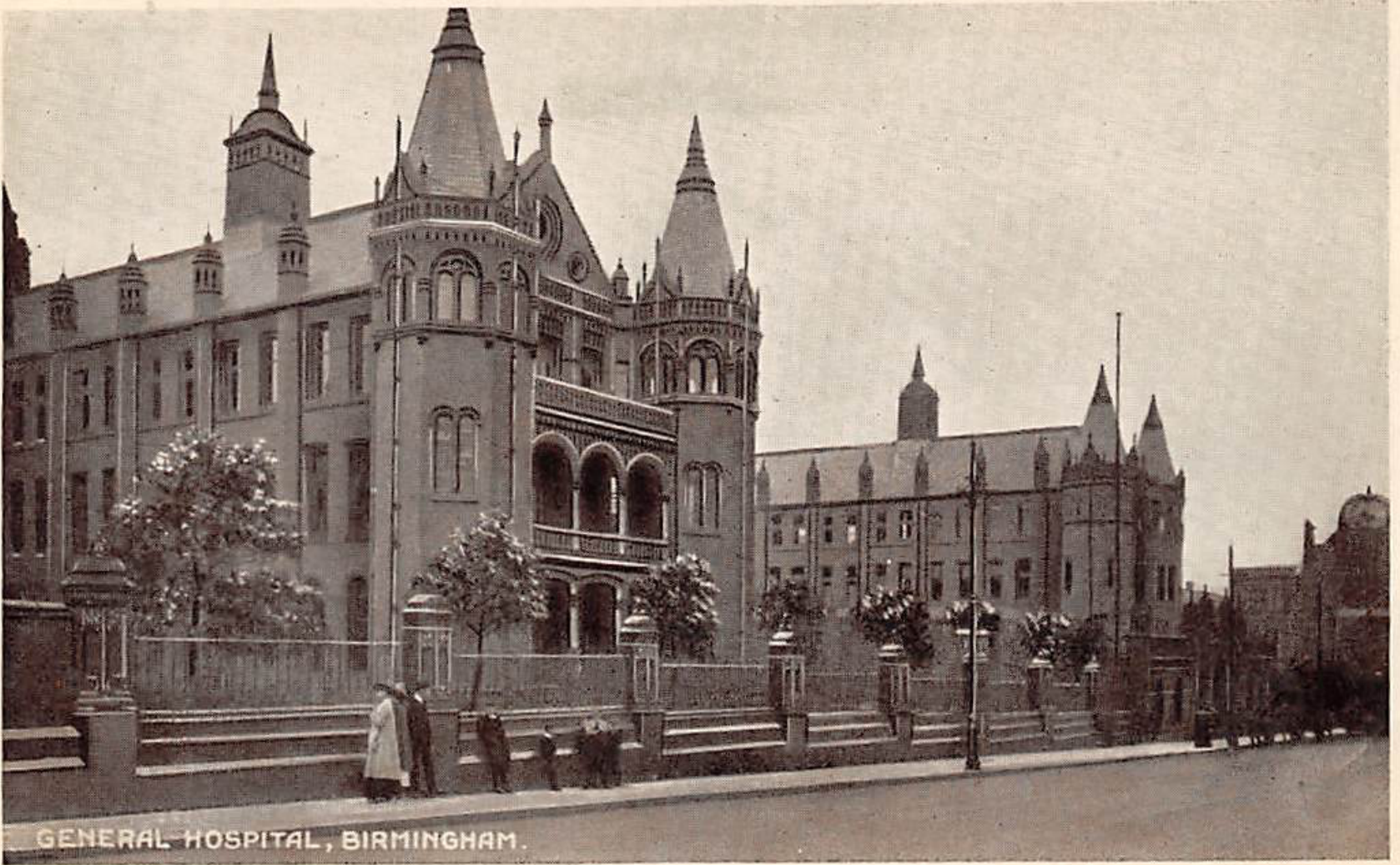
Tu nous manques énormément... autant à moi, qu'à maman.

Comme je t'avais promis dans une lettre précédente, tu trouveras dans l'enveloppe de cette lettre, un dessin de toi et maman que j'ai fait; j'espère que tu ne nous oublieras pas. C'est maman qui m'a dit de dessiner cela, apparemment c'était le soir de votre mariage, elle a commencé à pleurer quand elle s'est souvenue de celui-ci...

Je t'aime et je t'embrasse fort,

Frank





Le 16 octobre 1916, Birmingham

Chère Odette,

Voici pour vous un court aperçu de l'hôpital de Birmingham. Il est à quelques minutes en calèche de la ferme. Je vous imaginai y travailler lorsque j'ai composé la partition que je joins à cette envoi. Vous auriez pu exercer cette profession où vous excellez en toute sérénité, et venir vivre avec moi. Nous aurions une belle petite maison ornée de roses blanches aux balcons, et de tulipes près du porche. Et puis un épagnou, fauve comme votre chevelure, si c'est ce dont vous avez envie après la guerre.

Vous trouverez ci-joint une partition que je vous ai écrite. Les notes me ramènent au milieu du froid front picard où je vous ai connue. Vous y comprendrez ma mélancolie. J'espère qu'un soldat pourra vous la jouer à l'accordéon, ou au violoncelle.

Je pense fort à vous depuis ici, et espère vous retrouver un jour.

Doux baisers anglais,

Charles Shelby

1

Grand Piano

5 *Ped.*

9

13

17 **Ped.*

**Ped.*

The first system of music consists of two staves. The upper staff is in treble clef and the lower staff is in bass clef. The key signature has one sharp (F#). The music features a complex melodic line in the right hand with many slurs and ties, and a more rhythmic accompaniment in the left hand.

The second system starts at measure 21. It includes a dynamic marking of *ped.* with an asterisk. The notation continues with intricate melodic and harmonic patterns in both staves.

The third system starts at measure 25. It features a *ped.* marking and a triplet of eighth notes in the right hand. The music is highly technical with many slurs and ties.

The fourth system starts at measure 29. It includes a triplet of eighth notes in the right hand and a triplet of eighth notes in the left hand. The notation is dense with many slurs and ties.

The fifth system starts at measure 33. It features a long melodic line in the right hand that spans across the system. The left hand provides a steady accompaniment.

The sixth system continues the piece, featuring a triplet of eighth notes in the right hand. The notation is complex with many slurs and ties.

37 3 41 3

45



43^{ème} bataillon de tirailleurs sénégalais

Péronne, 16 Octobre 1916, Somme

À la femme de ma vie, Léopoldine

Je tiens sincèrement à vous remercier pour vos lettres charmantes qui enfièvreurent mon cœur d'une flamme ardente et lumineuse et qui m'ont été indispensables, me donnant de l'espoir pour que je puisse continuer le combat. Je n'ose espérer que mes sentiments soient réciproques de votre part et que j'ai pu jouer un rôle infime dans votre vie pendant cette période de nos correspondances.

Léopoldine, vous donnez un sens à ma vie misérable. J'espérais sortir vivant de cette guerre pour venir enfin vous rejoindre à Marseille, admirer vos yeux bleus vifs qui me font mourir d'amour, vos cheveux envoûtants, votre teint éclatant, votre sourire qui pourrait éclairer le fond de l'océan. Je ne cesse de regarder votre photo et je m'endors chaque soir avec celle-ci dans mes bras. Je rêvais jour et nuit de vous emmener avec moi à Tambacounda, et vivre une vie calme et heureuse avec nos enfants, jouer dans les forêts de bambou, découvrir les paysages splendides, marcher dans les ruelles arborées, se promener en calèches, manger des mangues qui s'entassaient au mar-

ché... Gamba est une ville à l'atmosphère paisible et accueillante et j'étais convaincu que notre vie ensemble là-bas y serait idéale.

Le 7 octobre, a mis fin à mes rêves pour cette vie avec vous. Il y a presque dix jours, je me trouvais en première ligne quand l'offensive allemande a eu lieu. Quand je vous avais écrit la lettre décrivant l'explosion, en vous expliquant ces affreux moments qui ont parsemés la mort, j'ignorais qu'une coupure d'un morceau d'éclat d'obus à la jambe pourrait s'aggraver tellement. Je ne suis point médecin ni infirmier. Je ne suis qu'un instituteur sénégalais ... Je ne me suis pas rendu à l'infirmerie croyant que ce n'était qu'une simple blessure.

Je cherchais avec désespoir ces petites ambulances radiologiques qui sillonnent sans relâche les champs de bataille mais il y avait tellement de blessés que les "Petites Curie" étaient indisponibles. Ces camionnettes grâce aux rayons X, peuvent facilement localiser les balles ou les shrapnels logés dans les chairs des soldats. Pourtant, les médecins radiologistes sont trop peu nombreux et leurs formations semblent souvent médiocres pour nous soigner. Si seulement, nous avions plus de chirurgiens ou de radiologistes qualifiés ...

Maintenant je sais. Je sais que je ne vous retrouverai pas. Ma plaie a été infectée par une bactérie qui s'est propagée dans mon corps. Je sens déjà mes muscles se paralyser et j'ai des spasmes quotidiennement. La maladie se propage dans mon corps, comme grandissent les mangroves qui étendent leurs racines, comme s'incruste la vermine détruisant hommes et animaux. Je sens les serpents s'approcher de mon

corps, sans défense, sans espoir, faible, impuissant, paralysé, prêt à être sacrifier. Je sens les larges écailles ventrales du boa s'enrouler autour de moi. J'asphyxie... L'infirmière a conclu que j'ai le tétanos. Mes jours sont désormais comptés sur les doigts des deux mains. Je n'ai plus aucune raison de vivre quand je sais que je ne peux pas vivre pour le reste de ma vie à vos côtés.

J'ose donc vous avouer mes sentiments car je sais que je vais mourir ... Je vous prie de bien vouloir m'excuser de mon impudence. Je vous souhaite bonne vie et je vous aimerai pour l'éternité.

Adieu,

Un sénégalais qui vous a beaucoup aimé ,

Diawa Diouf



21 octobre 1916, Ham,

Très cher Charles,

Je voudrais tout d'abord vous remercier de votre délicate attention dans cette lettre qui me va droit au cœur. Je me souviens en effet de votre terrible blessure à la jambe, je suis triste d'apprendre que certaines de vos douleurs resteront à vie, mais rassurée qu'il y ait encore des chances pour vous de vous en sortir. Ici à Ham les conditions de vie sont effroyables, on m'incite très souvent à soigner une infinité de blessés qui sans cesse perdent la vie. Je fais tout pour rester forte, car c'est mon devoir en tant qu'infirmière d'agir et d'aider le plus d'hommes possible.

Je dois vous avouer aussi que je pense souvent à vous, je me souviens de vos cheveux bouclés cachant vos ravissants yeux bleus et, dans ce décor funèbre, la lumière du soleil qui fait apparaître vos taches de rousseurs sur votre peau terreuse.

Je comprends vos sensations et vos émotions face à cette terrible explosion. Les morts hantent sans cesse nos nuits, je les vois aussi dans mon sommeil. Souvent les visages des hommes que je n'ai pas eu la chance de sauver apparaissent, prenant l'allure de fantômes

passagers. Pendant l'explosion, Dieu a su m'épargner de toute cette secousse, heureusement que j'étais au bon endroit au bon moment. Je me rappelle le jour où l'on m'a déplacée à Ham, quelques temps après cet incident pendant que j'étais encore dans mon village à Albert.

Quand je suis arrivée à l'infirmerie, des blessés étaient étendus sur le sol par manque de place. L'absence de lumière rendait l'atmosphère tragique et un goût amer m'est monté précipitamment à la gorge en observant les membres et les corps déchiquetés des soldats.

Avez-vous déjà ressenti cette sensation d'instabilité, comme si vous étiez confronté à des vagues turbulentes ? C'est ce que j'ai ressenti à cet instant même, je pensais m'être préparée mentalement face à cette multitude d'obstacles mais mes émotions ont pris le dessus. J'ai tout de même gardé la tête haute et fait mon devoir de soignante.

En ce moment, les cas plus périlleux des soldats se sont atténués, je prie tous les soirs pour que la situation s'améliore.

Le mois dernier j'ai vu apparaître les premiers chars d'assaut britanniques, que l'on appelle "les tanks". Nous entendons souvent les bruits des mitrailleuses qui sont rattachées à ces derniers, j'essaie de garder mon sang-froid.

Néanmoins, des petites offensives commencent à se multiplier, nous verrons si cela apportera le succès.

J' imagine que le piano doit procurer un sentiment de détente, j'aurais aimé être présente pour pouvoir vous entendre jouer.

L'avenir dépendra des événements qui se déroulent actuellement, nous verrons bien où le destin nous mènera. Vous avez raison sur le fait que la guerre nous prend tout, surtout ce qui est le plus cher. Votre présence me manque terriblement, je suis impatiente de vous revoir.

Prenez soin de vous, j'espère avoir de vos nouvelles prochainement.

Avec toute mon affection,

Odette Maturin.



Commandant Max von Gallwitz
Somme 7 octobre 1916

Loïn de sa Patrie et de ses proches, après avoir fidèlement accompli sa mission depuis le début de la guerre, notre vertueux, Udo Stauffenborg a trouvé la mort le 7 octobre 1916 à l'âge de 36 ans dans la Somme suite à une explosion. Je vous présente nos sincères condoléances.

Veuillez agréer, Madame Agnès Stauffenborg, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

*Liegt der Ort auch ferne
Wo du ruhst vom Kampfe aus
Treue Liebe dringt im Geiste
Auf dein Heldengrab hinaus
Schlummere dort in Gottes Frieden
Teurer Bruder von uns beweint
Deiner werden wir gedenken
Bis Wiedersehen uns vereint*

*Jesus bitt für uns und für ihn
Vater Unser Ave Maria*

*Bien que l'endroit soit éloigné
Où tu reposes après le combat
L'amour fidèle dans ton esprit
Vole par-dessus ta tombe héroïque
Tu sombres dans un sommeil léger
Dans la paix Divine
Frère fidèle que nous pleurons
Nous évoquerons ta mémoire
Jusqu'à ce que nous nous retrouvions*

*Jésus prie pour nous et pour lui
Notre père Ave Maria*



25 octobre 1946, Birmingham

Chère Odette,

Je pense que vous avez reçu, ou plutôt que vous continuez à recevoir régulièrement mes lettres. Je vous écris chaque jour. Je suis si heureux de causer quelques minutes avec vous.

Cette sensation d'instabilité... Je vous comprends Odette, la guerre nous change, elle nous transforme en des êtres froids et indifférents. Mais vous Odette, vous êtes forte, vous pouvez vous en sortir. J'admire votre courage. Chaque jour est un mystère pour vous mais vous continuez de vous battre, vous sauvez des vies, vous soulagez la douleur et vous vous efforcez de réparer l'irréparable, tant dans les corps que dans les âmes. Je vous admire, et je vous remercie encore une fois. Vous étiez là pour moi, vous m'avez soigné, vous m'avez donné envie de vivre. Vous étiez ma force, la source de mon espoir, la seule raison de résister à la mort. Merci du fond du

cœur.

La situation à Birmingham est étrange...

L'armée britannique a perdu plus de 3.000.000 soldats jusqu'à présent, et la douleur de cette perte est immensément ressentie dans la société anglaise, qui est une société en deuil. Les gens ne sourient plus, leurs visages respirent la tristesse.

Les habitudes des Anglais et leurs valeurs familiales ont changé. En l'absence du père, l'enfant prend des responsabilités au sein du foyer. Les aînés doivent aider leur mère dans les tâches ménagères. Les enfants sont également appelés à participer à l'effort de guerre. Dès leur plus jeune âge, les garçons sont employés aux champs ou dans les usines ; pendant que les filles réalisent des travaux de couture destinés aux soldats du front. Pour dire la vérité, cela m'a choqué plus que tout. Comment peuvent-ils obliger un enfant à sacrifier tous les plaisirs de son jeune âge pour aller travailler dans des champs et dans des usines ? Ces enfants ne contrôlent plus leur destin... Ils sont condamnés à devoir souffrir.

Le deuil et le souvenir des horreurs de la guerre sont constamment rappelés à l'esprit du public à travers le cinéma. Le premier documen-

taire sur la bataille de la Somme est sorti il y a quelques jours, 'The Battle of the Somme'. Bien évidemment je ne ne suis pas allé le voir, la simple idée de revivre les horreurs qui ont été commises pendant cette bataille me donne envie de vomir. Tout le monde parle de ce documentaire. Ils pensent que tout à coup ils peuvent comprendre ce que nous avons vécu. Personne ne peut comprendre Odette, ils n'étaient pas là quand les obus ont éclaté, quand mes camarades sont tombés, quand j'ai été blessé. Ils n'ont pas vu, ils n'ont pas entendu...ils n'étaient pas là. La guerre a fait de nous non seulement des cadavres, mais des impotents, des aveugles. Elle a aussi réveillé en nous des instincts primitifs de cruauté et de barbarie, la haine, et la douleur. Parler de cette guerre, c'est remuer des cauchemars encore très présents dans ma mémoire. Je ne serai plus jamais le même, la guerre m'a changé. Elle nous a tous changés.

Je me languis de vous revoir.

Je pense à vous.

Charles Shelby.



26 octobre 1916, Leipzig.

Mein lieber Vater.

J'ai appris... J'ai appris mais je ne peux pas le réaliser...
Je ne veux pas le réaliser... Tu nous manques beaucoup.

À l'école, avec Frau Goudier, nous abordons souvent le sujet de la guerre et des horreurs dont elle est la source... Au moins je me dis que, là où tu es, ce cauchemar ne te poursuit plus.

À l'école nous avons joué aux billes avec Hans. J'ai gagné et Johann a perdu toutes ses billes à la fin. On a aussi eu un contrôle d'algèbre, j'ai eu la meilleure note de la classe. On a aussi appris que le père de Hans est mort. Mais Hans n'en a pas parlé de toute la semaine. Je comprends mieux son silence maintenant que toi aussi tu nous a quittés...

Heks au moins va bien. Il a maigri un peu mais il est en bonne santé. Tu sais des fois je le vois en train de t'attendre à la porte de ton bureau parfois même il s'endort devant. Je

ne sais pas comment lui faire comprendre que tu ne rentreras pas cette fois... Pour maman et moi aussi c'est dur à comprendre mais, ce qui nous rassure, c'est de savoir que les horreurs sont finies pour toi. Je sais que tu me vois de là où tu es et c'est pourquoi je sais que tu es toujours à nos côtés.

Aujourd'hui on est allé recevoir de la nourriture avec maman. C'est incroyable, chaque jour la queue grandit et les portions diminuent mais maman dit qu'on doit être heureux d'avoir de quoi manger.

Tu nous manques beaucoup, mein lieber Vater, mais on sait que, où que tu sois, tu te trouves dans un endroit meilleur.

Ton Frank pour toujours.



30 octobre 1916, Ham

Cher Charles,

Je vous remercie encore pour cette partition que vous m'avez envoyée le 16 octobre 1916. J'ai réussi à trouver un soldat qui avait un accordéon. Dès la première note de votre mélodie, les larmes se sont mises à couler le long de mes joues. Mes émotions et sentiments se sont soudain manifestés, j'ai fermé les yeux et je vous ai imaginé à la place de ce combattant.

L'hôpital de Birmingham semble avoir l'allure d'un château et doit être somptueusement grand à l'intérieur. J'ai toujours voulu travailler dans un endroit où les conditions sont moins angoissantes que celles que nous vivons actuellement.

Vous semblez souffrir de tous ces nouveaux changements dans la société anglaise, il existe à présent de nombreuses injustices face à cette situation inhabituelle. Je suis d'accord avec vous au sujet de ces enfants sacrifiant leurs plaisirs pour travailler, comme si leur enfance n'existait plus.

Dans cette situation préoccupante, je dois aussi vous confesser un événement à propos d'un événement récent auquel j'ai dû faire face.

Quelques semaines plus tôt, j'ai reçu un tirailleur sénégalais à l'infirmerie qui avait une coupure provoquée par un éclat d'obus à la jambe. Quand il est arrivé, il perdait un peu de sang. Par manque de place, ce dernier a dû s'allonger sur un drap que j'ai rapidement déposé par terre.

Son visage m'a marqué, son regard exprimait tant d'émotions et de douleur.

J'ai alors commencé à soigner sa plaie, il m'a tenu la main et n'a jamais arrêté de me fixer. J'ai essayé de lui montrer qu'il pouvait avoir pleinement confiance en moi et je me suis occupée de lui jusqu'au bout.

Malgré des soins réguliers, la plaie s'est infectée et une forte fièvre a commencé à agir, c'est difficile de soigner les soldats quand nous n'avons pas le strict nécessaire médical.

Le tirailleur sénégalais a fini ses dernières heures dans mes bras.

Cet événement m'a marquée, cela restera dans ma mémoire pour toujours.

Votre présence me manque, nous reverrons-nous bientôt ?

Odette Maturin.



30 décembre 1917, Leipzig

Mon cousin Noah,

J'espère que tu vas bien. Comment va Auntie Bonnie ? Ici en Allemagne c'est assez dur je te l'avoue. Je ne sais pas si vous le saviez, mais mon père est mort il y a déjà un an. Il nous a quittés lors d'une explosion à l'infirmerie de son camp, lors de la bataille de la Somme. Maman a eu beaucoup de mal à l'accepter, mais j'ai dû prendre les choses en main. Après tout, et même si je n'ai que treize ans, c'est désormais moi l'homme de la maison, j'ai grandi brutalement.

Il y a de moins en moins de sucreries chez l'épicier Fischer. Maman dit que c'est à cause de la guerre. Je n'ai pas de tes nouvelles depuis l'été 1916 ; c'est vrai qu'envoyer des lettres devient de plus en plus dur en ces temps compliqués. Tu verrais comme la mode des dames a changé ici en Europe ! Je ne sais pas ce qu'il en est de Boston ; mais la mode a connu un gros changement après les grèves de janvier. Maman porte désormais un pantalon de temps en temps

pour travailler à l'usine. C'est étrange, mais elle est belle. La maîtresse, Frau Goudier, ne fait que nous parler de la Russie depuis qu'un tsar Norbert ou Nicolas, je ne sais plus, n'est plus le chef. Elle s'inquiète beaucoup de tous ces problèmes en Russie. Et puis de tous les communistes, ici en Allemagne. Je ne sais pas si il y en a aussi chez toi à Boston, mais ce sont des grandes personnes qui inquiètent beaucoup de monde. Je ne comprends même pas tout ce qui se passe autour de moi. Pourquoi faisons-nous la guerre ? Contre qui, contre quoi ? Et qui sont tous ces gens qui entrent en jeu ? Mon cousin Noah j'aurais aimé en ce moment même que tu me fasses une de tes imitations du président Wilson, pour que tu m'expliques tout cela.

La raison pour laquelle je t'envoie cette lettre est aussi car les États-Unis sont dans cette guerre depuis le 2 avril. Je sais que tu es grand, à présent tu dois bien faire trois têtes de plus que moi ; je m'inquiétais que tu ne sois devenu soldat. C'est étrange de savoir qu'à présent, nos pays sont ennemis. Alors que nous sommes tous les deux du même sang. Maman s'inquiète beaucoup pour Auntie Bonnie, surtout depuis qu'elle pense que Uncle Michael est parti au combat. J'espère que tu tiens le coup, même si je suis plus jeune que toi je ne sais que trop bien comme il est dur de voir partir

son père. Sans jamais savoir s'il va revenir un jour. Frau Goudier nous a dit que des Américains se sont installés en France depuis le 28 juin dernier, après leur premier débarquement. Si tu fais partie de ceux-là, alors c'est drôle que nous habitions aussi près ! Je prie tous les soirs pour toi, et pour nous. J'espère que personne de notre famille, de la tienne, ou de tes amis n'est mort. Cette guerre est sans fin, je ne sais pas s'il sera encore possible un jour de sortir comme avant jouer aux billes avec les copains sur la place de l'église Saint-Thomas.

Il s'en sont passées des choses cet été en Allemagne. Pas de repos ou de moissons ; tout le monde n'était occupé que par la guerre. Un des messieurs qui gouvernaient a démissionné. Je ne me souviens plus de son nom, il avait un nom en rapport avec la chance à ce que je me souviens. Drôle de chance que d'être au pouvoir d'un pays en guerre. Je me souviens en revanche très bien de la nuit du 19 juillet, lorsque le Reichstag a décidé quelque chose en rapport avec la paix. Beaucoup croyaient que la guerre était finie. Maman m'a dit qu'on ne gagnerait sûrement pas la guerre, mais tant que j'étais en vie et elle aussi, alors peu importait de perdre. Est-ce que dire que "l'important c'est de participer" serait juste ? Je me demande souvent si mon père a pensé cela avant

de mourir, et s'il a été fier de son parcours de deux ans au sein de cette guerre douloureuse. Si tu savais comme maman et moi sommes fiers de lui...

Il se passe beaucoup de choses en temps de guerre, mais je sais qu'à cinq jours de mes treize ans un pays lointain et dont je n'avais jamais entendu parler est entré dans cette guerre sans fin. Frau Goudier a mentionné l'Asie, un endroit bien trop loin et bien trop compliqué pour que j'y aille un jour. Le 19 août nous avons mangé la traditionnelle Schwarzwälder Hirschtorte, mais pour la seconde fois sans mon père. Il n'y a plus trop de sucre ici en Allemagne, la majeure partie va aux soldats dans les tranchées. Ce fût donc un gâteau terne, sans sucre. Rien pour satisfaire mes papilles, hormis les cerises confites que nous gardions depuis deux années dans le cagibi. Ce gâteau avait le goût des cendres. Le goût de la guerre. Le goût de la mort.

Avec la Russie, nous sommes dans une sorte de pause de guerre. Maman appelle ça un "armistice", un mot compliqué pour une façon simple de faire la paix. Les choses se sont donc un peu calmées, mais plus personne n'espère que ce soit la fin de la guerre ; nous avons trop de fois été déçus. La plupart des pères de mes camarades de classes sont morts au com-

bat, seuls quelques chanceux de mon école correspondent toujours avec leurs proches sur le front. J'espère que de ton côté tout le monde se porte bien, même dans cette situation. J'attendrai ta lettre jusqu'en mars prochain, si d'ici là je n'ai pas de réponse, je penserai au pire. N'oublie pas ; nous sommes frères de sang, même dans cette guerre où nos pays s'entre-tuent.

Ton cousin Frank S.



1er décembre 1918, Paris

Ma chère et tendre Leopoldine,

Une nouvelle vie commence aussi bien pour moi, que pour nous. Ce matin, j'ai été faire mon masque. La monstruosité de mon visage sera enfin dissimulée... Le passé restera dans le passé, maintenant, nous n'avons plus qu'à regarder devant nous, nous projeter dans le futur, dans notre futur.

Je suis un nouvel homme : un homme entier, heureux, confiant, sûr de lui, amoureux... Amoureux oui ! Follyment amoureux même, mais... toujours pas épanoui... épanoui je le serais si j'étais près de toi, si je partageais avec toi toute ma joie, tout mon bonheur, si je pourrais te serrer dans mes bras en te chuchotant à quel point je t'aime. Je t'aime, je t'aime, je t'aime ! Je ne le dirai jamais assez, je t'aime Leopoldine, tu es ma raison de vivre, sans toi, je ne serais plus de ce monde depuis très long temps... Avant toi, je n'avais personne, maintenant je t'ai et tu es la raison pour laquelle je me bats non seulement contre nos ennemis, mais aussi contre moi-même...

La guerre a fait naître en moi une noirceur, une ombre, un nuage compact, rempli de colère, d'angoisse, de peur, de violence, de folie, de paranoïa, de rancœur... Avant toi j'entretenais une autre liaison, son apparence était aussi sombre et noire que mon âme à cette époque. Son nom était Opium. C'était mon échappatoire, le seul moyen pour fuir la réalité...

Je m'éloigne de ce que je voulais vraiment te raconter. Le passé reste dans le passé...

Aujourd'hui, donc, je suis allé récupérer mon masque, tu sais, chez cette sulfatrice américaine: Anna Coleman Ladd. Au début j'étais un peu réticent, je me disais que ça ferait "faux"... Mais je m'étais laissé convaincre et je l'avais donc rencontrée pour qu'elle prenne les mesures de mon visage, et je lui avais donné une photo de moi avant l'accident.

En entrant de nouveau dans la boutique, elle m'a accueilli et m'a emmené dans l'atelier. Le dernier était terrifiant mais, en même temps, fascinant. De part et d'autre nous pouvions voir des moules de visages déformés: un sans mâchoire, où nous pouvions voir les dents du haut, cassées et une bouche sans langue. Un autre sans nez, seulement deux trous au milieu de la figure et la terre du haut qui paraissait avoir fondu sur celle du bas... Un sans joue, à sa place, un trou gigantesque par lequel nous pouvions voir des dents. Un masque avec un œil en moins, une peau toute tendue, fondue, avec des cicatrices...

encore un autre avec le visage boursoufflé et déformé par l'enflure, les lèvres fissurées, les joues tombant sur le cou toutes déchirées par leur poids. Une parade d'horreurs pourtant bien réelles. Ça sentait le plâtre, le cuivre et le maïs. Il faisait chaud et humide mais c'était impressionnant! Sur les murs, des outils étaient accrochés, ils ressemblaient à des instruments de tortures, des pinces d'un côté, des ciseaux de l'autre, des marteaux, des aiguilles, et beaucoup d'autres dont j'ignorais même l'existence.

La souffrèce m'a conduit dans une salle et m'a assis sur un tabouret. Elle a quitté la chambre et est revenue quelques minutes plus tard tenant une boîte en bois. Elle l'a ouverte et m'a montré la prothèse. J'étais subjugué... Ma mâchoire et ma joue étaient reproduites à la perfection! Je l'ai prise dans mes mains et j'ai senti la poudre du plâtre sous mes doigts. Je l'ai regardé dans tous les sens comme si c'était un jouet. Bien que mes lèvres n'aient pas été endommagées pendant l'accident, la souffrèce avait pris soin de reproduire ma ride d'expression pour un effet d'optique encore plus réussi. En effet, je la retrouvais allant de l'aile de ma narine jusqu'à l'angle de ma bouche. La peau de la joue était toute lisse, avec une couleur porcelaine, sans cicatrices et imberbe. L'extrémité élégante et soignée de ma moustache avait été reproduite ce qui la rendait plus "complète" et très réaliste. C'était tout simplement extraordinaire... Nous l'avons installée à l'aide de deux ficelles qui s'accrochent derrière les oreilles, nous l'avons ajustée et... c'était stupéfiant! On n'y voyait que du feu... j'avais retrouvé

mon visage, mon profil, mon image, tout! J'étais ébahi et ému... je pouvais enfin me regarder dans le miroir et m'admirer au lieu de me dégoûter... J'avais les larmes aux yeux, je me suis remémoré toutes les souffrances éprouvées, tous ces moments de détresse, ces tourments, la douleur ressentie, ce cauchemar était enfin fini..

Leopoldine, notre cauchemar est fini; nous pouvons enfin être ensemble, et ce, sans contraintes... Certes, je gagne progressivement en confiance et je sais que tout ne peut pas redevenir comme avant, mais je pense que nous devons avancer, que nous devons surmonter tout ça et aller de l'avant parce que nous avons encore toute une vie qui nous attend. Nous devons en profiter et laisser de côté ce cauchemar.

C'est pour cela que je t'ai réservé une surprise... Je viens Leopoldine... Je viens à Marseille te rejoindre... J'ai acheté mon billet de train, à la mi-journée je serai à tes côtés. Nous allons pouvoir nous voir, nous allons pouvoir nous embrasser, nous serrer l'un contre l'autre, nous tenir la main, nous caresser, nous aimer...

Je t'aime Leopoldine, sois-le, je t'aime, je t'aime, je t'aime,

Ton bien aimé, Fred.



20 décembre 1918, Leipzig,

Mein lieber Vater,

Cela fait deux ans que tu nous as quittés... Deux ans, deux mois et treize jours... J'ai à présent quatorze ans et, en fin d'année, je vais pouvoir commencer un apprentissage dans une maison d'édition !

Vivre est devenu difficile... Depuis l'armistice en novembre, les retombées économiques sont de plus en plus importantes et nous avons du mal à les assumer...

Je hais la guerre... Elle m'horripile, elle me révolte... Elle ne fait que du mal, elle est entièrement utilitaire et foncièrement mauvaise. C'est vrai ! À quoi sert-elle sinon à détruire des vies, des familles ? À rien ! Elle est là pour assouvir les besoins des "puissants" et flatter leur ego. Dans la guerre nous retrouvons l'expression de toutes les ignominies de l'esprit humain. Les hommes, les femmes, les enfants, en ressortent tous différents, plus violents, plus durs, plus irrités,

sans espoir, délaissés et fatigués... Fatigués des combats, fatigués des conflits, fatigués de la vie...

Le père de mon amie Claudia, une fois revenu du front, s'est mis à patrouiller devant leur maison tous les soirs de peur que les Anglais ne l'attaquent. Un fusil dans les mains, il fait le tour de la maison puis les cent pas, il s'assoit ensuite sur une chaise et s'endort mais se réveille aussitôt. Il lui arrive de se réveiller en hurlant, en se battant contre des monstres qui n'existent pas, la mère de Claudia se précipite pour le rassurer et le ramener à l'intérieur de leur maison. . .

Le frère de Hans, devenu majeur pendant la guerre, a dû rejoindre le front. Il est revenu métamorphosé. Il n'arrête pas de murmurer, d'avancer la tête baissée, avec sa main il tapote sa tempe et à chaque fois que quelqu'un le bouscule, il s'attaque à lui comme une bête féroce. Il tape des pieds et des mains, il mord... Un jour, nous avons cru qu'il allait tuer un jeune garçon qui a eu le malheur de l'effleurer. Hans et sa mère ne savent pas quoi faire... Ils pensaient le faire interner mais ils n'ont pas les moyens et les conditions dans les asiles sont atroces... Cela lui ferait plus de mal que de bien.

Ces hommes-là, qui se sont battus pour leur patrie, pour leur pays, pour leur épouse, leur frère, leur mère, leur en-

fant... Que reçoivent-ils en retour ? Rien. Ils sont changés à jamais et aucun soutien ne leur est apporté. Au contraire, on leur demande de payer les pots cassés. C'est honteux, répugnant et révoltant. Pourquoi ceux qui déclarent la guerre ne combattent-ils pas ? Parce qu'ils vivent dans des grandes maisons, avec beaucoup d'argent et qu'ils ont des manières et un "savoir-vivre" qui leur interdit la violence ? Mais dis-moi, qu'y-a-t-il de plus cruel : dire et faire subir à autrui les conséquences de ces maux, ou ne rien dire et être contraint d'obéir ? Les politiques prennent les décisions et le peuple doit les exécuter. En quoi est-ce juste ? En quoi est-ce moral ? En quoi est-ce légitime ?

Mein lieber Vater, je suis dégoûté de cette guerre. A cause d'elle j'ai perdu mon enfance, j'ai perdu mon espoir envers un monde meilleur et surtout, je t'ai perdu toi. Tu me manques papa... Avec maman nous pensons souvent à toi et aux discussions qu'on avait... J'espère que le monde dans lequel tu te trouves est bien meilleur que celui dans lequel je suis emprisonné...

Je t'aime papa,

Ton Frank S.

LETTRE DONNÉE À AMÉLIE GÉRARD À L'OUVERTURE DU
TESTAMENT DE LÉOPOLDINE

1931,

Ma chère Amélie,

Par où commencer et par où finir... Commençons par cet automne 1916. En ces temps sombres et durs, j'étais seule à la maison avec tes trois frères, et je vivais dans une angoisse permanente ; je ne savais pas si mon mari reviendrait un jour... Et s'il ne revenait pas ? Et si nos enfants devenaient orphelins de guerre ? Comment les aurais-je fait vivre, sans père, sans travail, sans rien ?

Un jour au marché, j'ai rencontré Soeur Catherine, c'est alors qu'elle m'a parlé des Mairaines de Guerre. Ils recrutaient des femmes de tout âge dans le but de les faire correspondre avec des soldats du front. Je me suis donc inscrite. Je me disais que je me rendrais utile, que je servirais ma patrie, que je soutiendrais les hommes du front. De plus, cela me permettrait de songer à autre chose, de me divertir.

J'ai correspondu avec deux hommes : Diarwa Diouf, un tirailleur Sénégalais, et Alfred Fontaine. Tous les deux se trouvaient à la bataille de la Somme. Comment ne se sont-ils pas rencontrés ? Je me le demande toujours...

Tout se déroulait à merveille au début, nous nous écrivions toutes les semaines, ou presque. La guerre était assez triste comme ça, alors nous discutons des petits plaisirs de la vie : que ce soit d'un bon repas, d'un beau paysage ou même d'amour... Tout au long de nos correspondances, une liaison se tissait petit à petit, je m'attachais de plus en plus à ces hommes que je ne connaissais pas. Je trouvais ce "mystère d'identité" très excitant et je ne pensais qu'à ça, j'étais impatiente de recevoir leurs lettres, de leur répondre, et de recommencer encore et encore...

Mais, après l'explosion du 7 octobre 1916, rien n'a plus été pareil. Une noirceur s'est mise à émerger en Diarwa, et Alfred avait perdu la moitié de son visage à cause d'une explosion à quelques mètres de lui...

Le 30 octobre 1916, j'ai perdu définitivement Diarwa...

J'ai continué de correspondre avec Alfred mais je ressentais un mal-être constant venant de sa part. Le fait d'avoir perdu la moitié de son visage l'a traumatisé à jamais. Ceci dit, le 1er décembre 1918, Alfred m'a envoyé une lettre qui a bouleversé l'ensemble de ma vie... Il arrivait... Il venait me rejoindre à Marseille ! Étant donné que l'Armistice avait été signé le 11 novembre, mon mari, Hugo, était déjà de retour, ou qu'il était père de famille nombreuse, et nous tentions, dans les limites du possible, de reprendre une vie ordinaire.

J'appréhendais l'arrivée d'Alfred... nous nous sommes rencontrés pour la première fois dans le café près de la Gare de Marseille-Saint-Charles. Il était beau... il avait mis sa prothèse, et c'était impressionnant de constater à quel point elle était réaliste. Ses yeux marrons étaient plongés dans les miens. Et ce qui dû arriver arriva ; nous avons entretenu une liaison secrète pendant huit mois. C'était huit mois d'amour dans sa forme la plus pure. J'avais l'im-

pression d'avoir vingt ans, d'être jeune, belle, légère, séduisante : j'étais épanouie. Ceci dit, j'étais très jalouse aussi, parce que, même s'il me disait qu'il m'aimait, j'avais toujours cette peur, une crainte toxique qui était due aux douze ans qui nous séparaient... Tu vas me demander, pourquoi ne pas avoir quitté Hugo pour aller vivre avec Alfred ? Eh bien... à cause de cette crainte, l'une de mes plus grandes peurs était celle d'être abandonnée. Je ne me suis donc pas séparée d'Hugo pour ne pas me retrouver seule si Alfred me quittait... Oui, j'ai été manipulatrice et égoïste, mais vois-tu, j'aimais encore Hugo. C'est le père de mes enfants, je ne pouvais pas lui faire ça... je l'aimais vraiment, mais Alfred me faisait ressentir des choses que je n'avais jamais ressenties auparavant, il me replongeait dans ma jeunesse perdue...

Notre liaison avec Alfred aurait pu se prolonger s'il n'avait pas rencontré cette petite jeune femme, Anne.

Nous nous sommes alors séparés, trop tard hélas. Quand il m'a quittée, j'étais enceinte de deux mois... je n'ai jamais trouvé le courage de lui annoncer ma grossesse... j'ai donc décidé d'en parler à Hugo. Il a choisi de devenir ton père, de t'adopter sans en discuter. Il ne voulait rien savoir, ni le pourquoi, ni le comment. Il a juste dit : "Nous allons garder cet enfant et je l'élèverai comme le mien."

Amélie, tu es la prunelle de mes yeux, tu es le fruit de mon amour avec Alfred... Si tu savais comme tu lui ressembles... Tu as ses yeux, ses cheveux... Tu es aussi têtue que lui ! Ma fille, pardonne-moi, je n'ai pas trouvé le courage de te le dire de mon vivant. Je te le dis alors maintenant, à un moment où je ne peux plus m'adresser à toi les yeux dans les yeux.

Je suis lâche, oui. Pardonne-moi et sache qu'Hugo, même s'il n'est pas ton père biologique, t'aime comme si tu étais son propre en-

fant. Je pense que tu es assez grande et assez mature pour me comprendre et faire la part des choses. Tu es une jeune fille admirable, courageuse, belle, joviale, intelligente et sublime ! N'oublie jamais qui tu es et d'où tu viens.

Je t'aime ma chérie, et je te protège de là où je suis.

Ta mère,
Léopoldine Gérard

P.S : Voici l'adresse de ton père, Alfred. Je ne saurais dire s'il est toujours vivant. Si tu souhaites le rencontrer, et que cela arrive : embrasse le de ma part...

Alfred Fontaine
34 Rue du Levant.
13007, Marseille

ÉPILOGUE



Odette Maturin, l'infirmière présente lors de la bataille de la Somme, a survécu.

Après la bataille de la Somme, elle a continué son service en tant qu'infirmière dans les petits villages du nord avoisinant Ham.

En 1920, après être rentrée dans le nord de la France afin de revoir sa famille et de pleurer son frère, lui aussi décédé lors de la guerre, elle a pris un train pour rejoindre Charles Shelby, le soldat anglais avec qui elle a correspondu.

Comme convenu sur la carte postale du 16 octobre 1916, ils achetèrent une petite maison proche de l'hôpital général de Birmingham.

Charles mit donc en vente la ferme familiale, qu'il devait gérer seul depuis la décès de sa mère en 1918. Ils vécurent une réelle histoire d'amour, quoique sans enfants. Odette ne voulait pas mettre au monde un enfant au milieu de toute cette violence. Et surtout pas dans l'état psychologique dans lequel elle et Charles étaient revenus après la guerre. Elle ne retourna plus jamais travailler dans un hôpital, et à la place elle devint couturière.

En 1926, Charles Shelby décéda. La cause resta floue, mais il était brisé par la guerre. Il avait perdu sa mobilité avec son amputation, et son visage brûlé ainsi que la perte de son oreille l'empêchait d'être lui-même à nouveau. Il se sera battu vaillamment pour son pays, et même après la guerre, pour tenter de bâtir un avenir pour lui et Odette. Malheureusement, son esprit trop torturé lui jouait des tours, et les six années passées auprès d'Odette ne furent qu'un long combat en quête de rémission.

Cependant, en 1931 Odette ouvrit un magasin de haute-couture qui sera reconnu dans tout le centre de l'Angleterre. En 1932 elle exportait ses premières pièces vers Paris. Elle sera conviée au premier défilé de mode Balenciaga en 1937. Suite à cela, et à un de ses rêves devenus réalité, elle vendra la petite maison anglaise près de l'hôpital afin de retourner en France. Elle vivra à Paris dès 1938, et y mourra en 1941, n'ayant pas supporté les conditions d'une deuxième guerre.

Frank Stauffenborg quant à lui termina sa scolarité, même en temps de guerre. La perte de son père l'a beaucoup affecté, mais il devint l'homme de la maison. En 1919, il partit seul à Berlin, laissant sa mère veuve

dans la campagne de Leipzig. Il y suivra une formation afin de devenir journaliste, avec comme modèle : son père. Il se concentrera sur la reconstruction dans l'Allemagne de l'après-guerre, tout en insistant sur la violence et les destructions provoquées lors de ces quatre années. La dépouille de son père ne lui sera jamais rendue. Noah Deeplins, son cousin de Boston, lui répondra comme convenu avant mars 1918 ; il était trop jeune pour participer à la guerre. Son oncle Michael a survécu, et est lui aussi rentré à la maison en 1918.

En 1926 Frank se mariera à une jeune Berlinoise, et acquerra une petite maison avec cette dernière. Ils auront un enfant en 1929, prénommé Udo pour rendre hommage à son père. En 1932, Frank entreprendra un tour d'Europe, toujours en quête des blessures de la guerre, comme hanté par cela. Il réalisera de nombreux écrits sur les gueules-cassées françaises, et sur les cimetières militaires britanniques. Il ne rentrera en Allemagne qu'en 1937, lors du décès de sa mère. Il passera ensuite deux années auprès de sa famille dans leur maison à Berlin.

En 1939, après l'annonce de la Seconde Guerre Mondiale, Frank a tout fait pour ne pas revivre une seconde guerre. C'est ainsi qu'avec sa femme et son fils, ils ont fui l'Allemagne le 10 septembre 1939. Ils feront route vers les États-Unis, alors non belligérants. En décembre 1939, ils étaient à Boston dans leur famille américaine. Ils vécurent deux ans tous ensemble à Boston, dans la grande maison familiale du côté maternel de Frank.

En 1941, les États-Unis se lancent dans cette guerre atroce. Noah et Frank furent contraints de s'enrôler dans l'armée en tant que soldats américains, laissant derrière eux leurs deux femmes et enfants. Le fils unique de Frank, Udo, aura 12 ans également lors du départ de son père. Frank mourra en 1943, face à sa patrie allemande pour ennemie, dans la ville de Dresde.